

2 d'ore { échange

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON)

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph: WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique: EXCEL-PARIS

L'ŒUVRE DES PIRATES DE L'AIR



L'un des effets de l'incursion criminelle d'un zeppelin sur Paris, au cours de la nuit du 29 au 30 janvier, a été la démolition partielle de quelques maisons dans un quartier de la périphérie. Voici l'aspect d'une des ruines occasionnées par la chute d'un des obus allemands.

Le député prophète

I

Vous connaissez le Café du Commerce. Sous les noms les plus divers, il est le même dans toutes les petites villes de France. Situé pas loin du centre et sur le chemin de la gare, il est le point de ralliement des militants cossus de la politique : avocats impatients d'un mandat électoral ou de la sous-préfecture qu'on leur offrira pour se débarrasser de leur faconde sarcastique, médecins qui comptent bien ne pas finir obscurément leur vie en soignant des rougeoles, fonctionnaires qui s'ennuient, sont à l'affût des nouvelles de Paris et à la recherche de relations utiles.

C'est là que, pendant les sessions du Conseil général, se réunissent, à l'heure du café et de l'apéritif, les membres dudit Conseil, importants à cause des secrets que leur ont confiés sénateurs et députés, dont ils sont les lieutenants jusqu'au jour où ils en seront les rivaux. C'est là que s'élaborent les combinaisons de l'heure présente et que se préparent les candidatures de l'avenir.

C'est là, bien entendu, que le député de la circonscription installe son quartier général, quand il est dans sa bonne ville, là qu'il vient se renseigner sur l'état d'esprit des gens, là qu'il expose ses idées personnelles — ou qu'il croit telles — sur les affaires du jour.

Ayant été pendant six mois sous-secrétaire aux Poudres et Salpêtres, puis Ministre des Boissons Hygiéniques dans un cabinet qui culbuta dès la vingt-quatrième heure de sa naissance, il s'accorde à lui-même l'importance d'un véritable homme d'Etat et ne parle plus qu'avec la solennité prudente d'un gouvernant qui connaît le fond de la politique européenne, détient le secret des affaires du pays et a des vues sur tout.

Le 1^{er} août 1914, malgré toutes les menaces de guerre et l'inquiétude croissante du pays, notre éminent député est arrivé de Paris par l'express du matin, pour être, comme d'habitude, dans son fief le jour du marché hebdomadaire, pour se tenir en contact avec les grands électeurs ruraux qui s'y rencontrent. C'est avec beaucoup d'angoisse qu'ils accourent aux nouvelles. Vont-ils être obligés de partir ? Leurs fils, leurs gendres, eux-mêmes seront-ils demain sur les champs de bataille ? Voilà une chose dont il n'était jamais question dans les fêtes politiques, et cette effroyable menace se dresse tout d'un coup !

Mais, au milieu de cette tourmente, M. le député, sous-secrétaire d'Etat deux trimestres et Ministre deux jours, reste imperturbable et serene. Est-ce admissible qu'un tel drame puisse sérieusement se jouer sans qu'un homme d'Etat de son rang ait été prévenu ?

A 10 heures du matin, le samedi 2 août, au seuil du Café du Commerce, il disait, plein d'assurance, avec une souriante quiétude, aux gens affolés :

— Ne vous frappez pas ! Je suis renseigné et je vois clair. Croyez-moi, cela s'arrangera. Que diable ! nous avons eu d'autres alertes : Tanger, Agadir, l'affaire des déserteurs de Casablanca ! A ces moments-là aussi, on s'est cru à deux doigts de la guerre. J'étais au gouvernement lors de cette crise. Ah ! Dame ! Il nous a fallu de la prudence et de la vigueur. Mais tout a bien fini. Ce sera cette fois comme les autres. Je vous répète ce que je n'ai cessé de dire au mois de mai, pendant ma campagne électorale : « On veut nous monter le coup ! Je connais l'Allemagne. Deux fois j'y ai été envoyé par le Gouvernement en missions d'étude, pour faire un rapport sur l'utilisation métropolitaine des boues. Je sais combien l'Allemagne est pacifique. Elle ne pense plus à la guerre. Elle n'a aucun intérêt à la faire. Et l'empereur d'Allemagne est le moins belliqueux des Allemands. Seulement, ils ont gardé la mauvaise habitude de faire, comme ils disent, « du bruit avec le sabre », surtout lorsque nous leur en donnons l'occasion. Maintenant que nous voilà bien en face du péril, il suffira de causer sérieusement pour que tout s'arrange. Pensez-vous que la finance allemande, le commerce allemand, l'industrie allemande, qui ont besoin de la paix, vont se laisser ruiner par l'orgueilleuse folie des hobereaux prussiens ?... Et puis n'oubliez pas que nous pouvons compter sur la Sozial demokratie ! Elle ne veut le bonheur des hommes que dans la paix et la liberté. Son organisation est formidable. On sera bien obligé de compter avec elle. Si la tension persiste, vous ne tarderez pas à entendre sa voix. C'est alors que nous recueillerons le fruit de nos bons rapports internationaux, de ces précieux congrès de rapprochement qui nous ont valu tant de railleries et d'injures !... Ah ! si mes amis tenaient le gouvernail ! Nous ferions bénéficier

la France de nos relations ! Néanmoins, soyez tranquilles. Vous verrez que cela finira par une réduction des armements et du service militaire ! Ayez confiance ! »

Ainsi parlait, le samedi 2 août 1914, à 11 heures du matin, sur la terrasse du Café du Commerce, l'« homme d'Etat » qui, vingt ans plus tôt, avait commencé là sa carrière.

Le même jour, à 4 heures de l'après-midi, le tocsin sonnait dans les églises et l'ordre de mobilisation était affiché au bureau du télégraphe.

Pour la première fois, certains électeurs de cet imperturbable député mirent en doute sa clairvoyance et la sûreté de ses informations.

Le lendemain matin, à la gare, lorsque le député prit le train pour aller mettre ses lumières au service du gouvernement — qui devait évidemment songer à se fortifier par le concours d'hommes clairvoyants — tout de même un peu mal à l'aise du démenti brutal que la mobilisation avait si vite donné à son optimisme, il était heureux de pouvoir, sur le marchepied du wagon, répéter à ses clients qui, comme d'habitude, lui avaient porté sa valise jusqu'au train, la phrase du message du Président de la République, télégraphié dans la nuit aux provinces : « La mobilisation n'est pas la guerre ! »

N'ayant pas les mêmes raisons d'optimisme, les grands électeurs hochèrent la tête en silence.

— Qu'aura-t-il à nous dire lors de son prochain voyage ? fit anxieusement l'un d'eux. Conversation révélatrice et intéressante que nous rapporterons bientôt à nos lecteurs.

Ce que l'on dit

En attendant...

Comme pour l'instant il ne se passe rien, ou pas grand-chose, du moins en apparence, et qu'il faut bien qu'on s'occupe, les gens s'abandonnent mélancoliquement — ou bien c'est monsieur, en train de lire le journal dans son lit, qui dit à son épouse :

— La Suède va nous déclarer la guerre !

Sur quoi madame répond :

— Tu crois, mon loup ? Ça serait bien malheureux !

A peu près du ton qu'elle emploierait pour se plaindre de l'augmentation des poireaux. C'est étonnant, quand on y réfléchit, ce que le public est devenu difficile à émouvoir : quelle place aurait aujourd'hui dans les journaux un cataclysme comme le tremblement de terre de Messina ? Sans doute quelques lignes à peine, et sans lendemain. On a vu tant de choses, et si tragiques, depuis dix-huit mois !

Toutefois, je comprends et j'approuve, quand il s'agit de la Suède, ce ton qui ne comporte qu'un demi-intérêt : c'est madame qui a raison, et non pas son mari. Vous me répondrez peut-être que j'ai l'esprit de contradiction...

Je n'arrive pas à m'émouvoir, parce que je ne puis m'empêcher de soupçonner qu'il s'agit surtout, de la part de la Suède, de prendre position pour négocier le plus avantageusement possible avec l'Angleterre, laquelle prétend resserrer le blocus contre l'Allemagne et, par conséquent, inspecter avec quelque sévérité la cargaison des bateaux neutres. Mettez-vous à la place de cet Etat scandinave : peut-être penserez-vous que vous ne joueriez pas un jeu différent.

Mais, maintenant, essayez de vous mettre à la place de l'Angleterre. Ne croyez-vous pas qu'elle serait tentée de répondre : « Mon Dieu, après tout, je ne sais si je n'aurais pas quelque intérêt à ce que vous déclariez la guerre. C'est pour le coup que le blocus deviendrait sérieux et efficace, puisqu'aucun navire ne pourrait plus arriver en Suède. »

Par ces motifs, je suis porté à croire qu'il ne se passera rien du tout et qu'on trouvera un terrain d'entente.

Pierre Mille.

M. Wilson, président de la République des Etats-Unis, ne passe pas uniquement son temps à méditer sur les risques de guerre auxquels est exposée sa patrie. Il trouve encore le loisir d'exercer, à l'occasion, ces dons de courtoisie raffinée qu'il sait faire joindre auprès des personnes du sexe avec un art qu'eût admiré jadis le marquis de Coislin, le plus poli des Français.

L'autre matin, sur le quai d'une gare et au cours d'un rapide voyage dans les Etats, le président voit accourir une jeune et charmante personne, trop tard, hélas ! pour sauter dans un train qui s'en va.

Avec deux messieurs, il retient l'imprudente au

moment où elle va risquer la folie de « monter en marche ».

La demoiselle se désole, gémit :

— Mon Dieu ! quel ennui d'avoir manqué ce train !

— Croyez bien, miss, repartit M. Wilson, que le train est encore plus que vous désolé de vous avoir manquée !

Certain fournisseur aux armées, qui n'était pas très scrupuleux sur le choix des moyens et qui d'ailleurs a été prié il y a deux mois de ne plus remettre les pieds au ministère de la Guerre, se flattait, peu avant sa disgrâce, sur le boulevard Saint-Germain et non loin de la Chambre, d'avoir à son service tout un personnel d'employés, soucieux autant que lui d'aider à la défense nationale.

— Savez-vous, messieurs, disait-il, que je suis à la tête d'un véritable bataillon, et que si je rassemblais tout mon personnel dans un camp...

— Oui, interrompit vivement un député du Midi, cela ferait un beau camp volant !

Un grand hôtel du centre recevait, il y a huit jours, certain gentilhomme sans bagages qui se faisait donner une fort belle chambre. Le voyageur était élégant et avait grande allure. Le premier soir, comme après dîner il n'avait pas d'allumettes à portée de la main, il se leva et avec une grâce charmante, dans le petit salon, alluma un billet de 5 francs, roulé en baguette, au feu de bois de la grande cheminée.

Il faut croire que c'était dans ses habitudes, car, pendant toute la semaine, il alluma son cigare de la même manière.

Il vient de partir sans payer. A supposer que les billets ne fussent pas faux, son séjour lui aura coûté 35 francs.

On épilogue, de divers côtés, sur l'origine et le sens du mot « cagnat », par lequel nos soldats du front désignent le petit coin personnel qui leur est dévolu dans la profondeur de la tranchée commune.

Nous ne pensons pas qu'il faille s'armer de littérature pour en trouver l'explication. Dans une lettre à sa mère, un jeune soldat méridional paraît nous la donner aussi simplement que justement :

« Me voici enfin en première ligne. Mon premier soin, en y arrivant, a été de faire le ménage de ma « cagnat », qui est une vraie niche à chien. Tu vois que le nom est bien choisi. »

En effet, en langue d'oc et dans tout le Midi qui patoise, le mot chien se dit « cagnat ». De là à faire d'une niche à chien une « cagnat », il n'y avait qu'un pas que nos valeureux poilus ont franchi sans se soucier des belles-lettres.

Une étoile de deuxième grandeur — qui dut davantage ses succès de théâtre aux mirifiques affiches où elle parut sur nos murs qu'à son talent véritable — recevait, l'autre soir, quelques amis, et non des moindres.

Parmi eux figurait un jeune astronome actuellement mobilisé, mais qui passe à Paris une permission de six jours.

Les méandres de la conversation conduisirent à parler de cette curieuse rencontre que font en ce moment dans le ciel certains astres superbes — Vénus, Jupiter, Saturne et autres — qui n'ont pas pour accoutumés de s'y trouver de compagnie.

Et quelqu'un dit :

— Oui, nous avons, en ce moment, de belles nuits étoilées. Et nous ne voyons pas tout. Il y a là-haut des étoiles si lointaines que nous ne les avons jamais vues, que nous ne les verrons jamais.

— Par contre, intervint l'astronome, il y a beaucoup d'étoiles qui n'ont jamais mérité d'être vues.

La dame du lieu passait, à ce moment, près du groupe. Elle prit le compliment pour elle, et le prit mal. S'il obtient encore une permission, le jeune savant ne sera plus invité dans cette maison-là.

Le Veilleur.

A PARTIR DE DEMAIN

MARDI 1^{er} FÉVRIER

“EXCELSIOR” paraîtra

sur

SEIZE PAGES

4 fois par semaine

EXCELSIOR PUBLIE UN CONTE CHAQUE JOUR

SILHOUETTES DE L'ARRIERE

"Au marché"

Mon ami m'avait dit : « Viens donc me voir à onze heures du matin. » Et comme 11 heures sonnaient, j'étais à sa porte. Mais, dès que le concierge de son immeuble me vit devant ses yeux, il leva les bras au ciel :

— Il y a certainement erreur. Monsieur ne s'est plus rappelé; il est rarement chez lui le matin, il va tous les jours au marché.

Puis, après réflexion :

— Mais pourquoi n'iriez-vous pas le retrouver? C'est tout à côté, j'vais vous montrer le chemin...

C'était dans une petite rue d'un quartier à la mode, une petite rue un peu à l'écart d'avenues plus luxueuses, et comme honteuse de servir d'asile à des marchands des quatre saisons. De chaque côté, le long du trottoir, une file de petites voitures surchargées de légumes, de fruits, de fleurs, souvent aussi de fromages ou de mottes de beurre, et, derrière chaque voiture, le marchand ou la marchande qui vante ses produits avec discrétion à la clientèle qui passe...

La clientèle!

Dès le coin de la rue, trois jeunes femmes se confiaient leurs impressions sur le dernier communiqué. Elles étaient vêtues de petits tailleurs très sobres mais d'une élégance raffinée. A leurs bras — remplaçant les odieux filets de naguère — pendaient de larges sacs faits d'étoffes chatoyantes.

Et, ayant achevé leur discussion journalière sur la durée des hostilités, elles se séparèrent pour aller à leurs achats.

Je poursuivis ma route. Ce n'était autour de moi que messieurs distingués, d'un certain âge déjà, et dames très coquettes. Nul bonnet de domestique, mais d'exquises petites toques de velours qui se penchaient vers les choux-fleurs pour en apprécier la fraîcheur; nul visage rébarbatif, mais de petits nez mutins qui humaient les camemberts.

J'étais là, presque en extase devant ce coup d'œil inattendu lorsque mon camarade me frappa sur l'épaule :

— Eh bien! vieux, que dis-tu de ce coin? Quand on songe qu'il y a encore des gens assez fous pour regretter les rendez-vous selectes d'avant-guerre! N'est-ce pas délicieux, ce marché?

Et comme je lui communiquais mon étonnement :

— Le coup de massue des premiers jours obligea quantité de gens à diminuer leur personnel domestique ou même à le supprimer tout à fait. Les plus prodigues devenaient économes par nécessité, mais ils en avaient une sorte de honte. Ils venaient ici, le matin, de bonne heure, sans s'habiller. Et puis, peu à peu, la lutte se prolongeant, on se rendit compte du ridicule qu'il y avait à venir ainsi, presque en cachette. Petit à petit, on arriva plus tard, la toilette achevée; il y eut des rencontres, et finalement ce marché est devenu une exquise potinière à laquelle je serais désolé de manquer un seul jour... Regarde; avec un peu d'imagination, ne se croirait-on pas rue Gontaut-Biron, à Deauville?

Mon camarade exagérait; Parisien-né, il est quelque peu romanesque, mais son enthousiasme m'enchantait.

D'ailleurs, c'était charmant. Devant chaque voiture deux ou trois dames « marchandaient », mais nul vilain mot ne troublait le bon ton de cette compagnie, et les vendeuses elles-mêmes s'étaient mises au diapason de la société :

— Comment, madame la comtesse, il n'est pas frais ce hareng? Si madame la comtesse peut dire! Je l'ai acheté aux Halles à trois heures du matin... et garanti lait, vous savez... lait...

A travers sa voilette strictement tirée, la petite dame vérifiait les affirmations de la marchande, et, plus loin, un vieux monsieur faisait retirer d'un sac de papier la pomme de terre qu'on y avait jetée préalablement pour augmenter le poids des pommes.

Nous allions doucement dans la rue. Autour de nous des phrases venaient frapper nos oreilles indiscrètes :

— Oui, madame, j'ai retrouvé un vieux carnet de dépenses de 1914. Eh bien... vous me croirez si vous voulez : même avec l'augmentation de tout, je réalise encore des économies sur ce que ma cuisinière me faisait payer à cette époque... et je ne parle pas du sou du franc...

Indifférent aux primeurs, mon camarade n'achetait toujours rien. Je m'aperçus seulement que ses bras étaient ballants et qu'il ne s'était embarrassé d'aucun panier ou d'aucun sac suivant la mode de son quartier.

— Eh bien, lui demandai-je, tu n'achètes donc rien? Ton concierge m'a pourtant dit que, comme chaque matin, tu étais au marché.

Mon ami s'arrêta brusquement et, me fixant avec un regard de compassion :

— Tu n'as donc pas encore compris que je ne viens ici qu'en dilettante?... Mais il est tard : allons déjeuner.

Et passant son bras sous le mien, il m'entraîna vers son restaurant...

Emmanuel Sheridan.

LA ROUMANIE AU TOURNANT

Bratiano, le neutraliste est fort menacé de tomber



M. J.-J.-C. BRATIANO
(Phot. F. Mandy.)

L'existence du cabinet Bratiano, à Bucarest, est chaque jour plus précaire; le président du Conseil estime, au moins jusqu'à un moment qu'il ne juge pas encore arrivé, que l'absolue neutralité est l'attitude qui sert le mieux la Roumanie; mais il a peine à maintenir l'équilibre entre les opinions extrêmes. D'ailleurs il n'entend pas que son pays soit pris au dépourvu; les quatre cinquièmes environ de l'armée sont mobilisés; la concentration est certainement plus intense sur les frontières hongroise et bulgare que du côté russe. Cet état de crise ne saurait se prolonger beaucoup.

Sans qu'aucune nouvelle précise accuse l'orientation de la Roumanie vers les puissances de l'Entente, les journaux allemands ont l'impression que le royaume danubien s'écarte d'eux en ce moment; en présence des

achats de céréales roumaines par l'Angleterre, les *Münchener Neueste Nachrichten* affectent de déclarer que les fournitures roumaines à l'Allemagne sont de médiocre importance. Le *Berliner Tageblatt*, plus agressif, désire que des explications formelles soient demandées à la Roumanie sur ses intentions prochaines.

La chute prévue du cabinet Bratiano sera probablement le signal de vives compétitions parlementaires; mais il paraît difficile, malgré les attaques massives de la propagande germanique, que nos adversaires arrivent à imposer à la Roumanie un ministère qui ferait leur jeu.

Louis Bacqué.

La tension s'accroît entre l'Allemagne et les États-Unis

L'Allemagne continue à se dérober et le président Wilson à la poursuivre de demandes chaque jour plus précises. Nous avons raison de douter qu'il lui ait fixé un délai très court pour sa réponse : cette nouvelle est démentie aujourd'hui de Washington. Mais les personnages officiels et plus encore l'opinion publique s'impacientent. Le comte Bernstorff, par son manque de netteté, a perdu beaucoup de son crédit auprès du gouvernement; on ne serait nullement surpris d'apprendre qu'il est rappelé à Berlin — bien entendu sur l'expression discrète d'un désir de Washington.

M. Wilson, toujours quelque peu sibyllin, porte de ville en ville l'expression de ses inquiétudes sur le maintien de la paix. « Le monde est en feu, disait-il la semaine dernière à Pittsburg; les étincelles peuvent retomber n'importe où; j'ai le devoir d'avertir le pays qu'il existe des dangers graves et constants. » En attendant, il insiste pour que l'Allemagne déclare le torpillage de la *Lusitania* contraire au droit international; sinon, l'affaire ne saurait être évoquée devant le tribunal de La Haye.

Les négociations germano-américaines sont arrivées à une phase critique; le président avance son retour dans la capitale; une rupture diplomatique n'est pas impossible. Bien que l'Allemagne s'efforce de lier la question de la guerre sous-marine à celle du blocus, M. Wilson les maintient soigneusement distinctes. Au fond, l'Allemagne ne voudrait pas renoncer à la piraterie sous-marine (ou du moins s'y engager), sans obtenir des avantages positifs quant à ses ravitaillements.

Mais importe-t-il beaucoup aux Alliés que les sous-marins de von Tirpitz, de moins en moins nombreux, poursuivent ou non la carrière de leurs crimes? C'est un compte de réparations et de réprobations qui monte, sans que les conditions militaires du conflit soient sensiblement modifiées. Le resserrement du blocus ou, si l'on préfère, une direction plus pratique de la guerre économique inquiète l'Allemagne beaucoup plus que ses pirates de l'eau et de l'air ne troublent les puissances de l'Entente.

Hier soir encore, des Zeppelins ont tenté un raid sur Paris

Nouvelle alerte hier soir. A 9 heures 30, les pompiers ont parcouru les rues de Paris en sonnant l'alarme. Le gouvernement militaire de Paris, auquel nous avons aussitôt téléphoné, nous a confirmé la présence d'un ou de plusieurs zeppelins au-dessus de la grande banlieue. A 11 h. 15, ils avaient fait demi-tour et l'alarme était terminée. (Voir les détails en dernière heure.)

Le bilan de samedi soir : 26 tués -- 29 blessés



Un rescapé quittant sa maison détruite : il emporte sa valise... et son perroquet.

Le Parisien de la guerre est d'habitude assez embarrassé pour choisir des distractions dominicales, mais hier l'emploi de sa journée a été vite trouvé.

Dans chaque famille, à Montrouge comme aux Champs-Élysées, autour du café au lait matinal, dès qu'on eut ouvert son journal, on commença à parler du zeppelin de la veille.

Avec une adresse que nous ne saurions trop louer, la censure avait défendu de désigner l'endroit exact où étaient tombées les bombes.

Cette défense avait sans doute pour but d'augmenter la curiosité du public, de le forcer à exercer ses facultés divinatoires, de le faire chercher enfin. Et on a cherché, on a consulté les plans de Paris, on est descendu interroger la concierge et les sergents de ville de service, car il fallait savoir où se trouvaient les maisons bombardées. Il fallait le savoir pour aller voir l'après-midi. Le matin se passa donc ainsi dans des recherches passionnantes, mais, sitôt le déjeuner avalé, tout le monde sortit de chez soi et se répandit dans les rues avec un but unique : aller voir les dégâts du zeppelin. Seuls, les enfants punis parce qu'ils n'avaient pas été sages et les vieillards podagres restèrent dans les maisons. Il faisait un joli temps d'hiver, gris, pas froid, qui incitait à la marche. La foule fut d'abord hésitante, elle s'écoulait lentement vers les larges avenues, prête à déferler vers l'endroit où on irait, prête à suivre ce qui constitue le désir principal de toute foule.

Bientôt des nouvelles se répandirent : C'est à... c'est du côté du... Nord!

Et, aussitôt, comme un flot contenu qui se canalise par une vanne ouverte, tous les promeneurs se dirigèrent vers les points désignés. Les uns, pour aller plus vite, s'engouffrèrent dans les souterrains du Métro, abominablement encombrés;

d'autres préfèrent aller à pied en se promenant et en causant.

Elles étaient à peu près identiques partout les bribes de conversations que j'ai entendues. Je vis surgir les types classiques que l'on retrouve dans tous les événements populaires : l'indifférent, le blagueur et, enfin, celui qui y était et qui raconte devant un auditoire toujours renouvelé et admiratif :

— C'était au moment où je sortais du Métro, je fus frappé tout d'abord par l'obscurité presque complète des rues, puis, tout à coup, j'entendis deux coups sourds, une bombe venait de tomber à deux cents mètres de moi...

Par exemple, je n'ai pas entendu une seule réflexion pessimiste, à peine quelques mots de rage vite étouffés par des affirmations de confiance.

Gravement, un père de famille grisonnant déclare :

— Oui, il faut aller voir les bombes; c'est bon pour nous, ceux de l'arrière; à Paris, on finit trop par oublier qu'on est en guerre.

Au milieu de ces causeries intéressantes, le temps a passé et il fait presque nuit quand les badauds arrivent au but de leur longue promenade. Des cadres d'agents barrent les rues qui conduisent aux maisons éventrées et, d'ailleurs, tout autour, la foule est tellement dense qu'on ne peut songer à avancer davantage.

Le Parisien n'a rien vu, mais qu'importe! il est content tout de même et, sans un mot de mauvaise humeur, se dispose à faire demi-tour pour rentrer chez lui. Il a passé du reste une journée charmante et puis, qui sait? Ils vont peut-être revenir encore ce soir et, comme on les attend, on le descendra cette fois, le vilain oiseau de nuit!

Quelle joie si, à son tour, il pouvait être « le monsieur qui y était », comme il en raconterait dimanche prochain!

Jules Chancel.

Le bilan du crime

Le bilan du crime de samedi se chiffre par 26 morts et 27 blessés.

Voici, divisée en groupes, d'après les points de chute des projectiles, la liste des victimes avec, pour chacun des immeubles atteints, l'indication sommaire des dégâts ou plutôt des ravages d'ordre matériel.

1° La bombe a crevé la voûte du Métropolitain, pratiquant une ouverture de 5 à 6 mètres.

2° Trois victimes : Mme Catherine Demarguette, 71 ans, tuée; Théodore Balassé, 55 ans, blessé; Eugène Ruy, blessé.

L'immeuble de trois étages a été traversé de haut en bas; les fenêtres ont été arrachées.

3° Cinq victimes : Jules Butand, 55 ans, blessé; Jeanne Butand, 55 ans, blessée; Descamps, 48 ans, blessé; Charles Lanthoine, blessé; Mme Lanthoine, blessée.

L'immeuble de cinq étages est à moitié démoli sur le côté cour.

4° Huit victimes : François, gardien de la paix, tué; Faillet, 71 ans, tué; Mme Bouvier, 37 ans, blessée; Mme Parent, blessée; Pierre X..., 23 ans, blessé; Mme François, femme du gardien de la paix, blessée; Mme Mathis (Gabrielle), 32 ans, blessée; Brunel, gardien de la paix, blessé.

Dégâts analogues à ceux de l'immeuble précédent.

5° Quatre victimes : Mme Ponce, blessée; veuve Payen, blessée; Mme Martin (Marie), blessée; Durasapt, blessé.

L'immeuble de cinq étages a subi des dégâts importants sur le côté cour; une baraque en planches a été démolie dans la cour.

6° Huit victimes : Joseph Frichti, 66 ans, tué; Auguste Petitjean, 38 ans, tué; Mme Petitjean, tuée; Mlle Petitjean, tuée; Mme Leriche, 34 ans, tuée; Raymond Leriche, 8 ans, tué; Andrée Leriche, 18 mois, tuée; Henri Petitjean, blessé.

L'immeuble, d'un étage, a été complètement démoli.

7° Sept victimes : Mme Chouckman et ses deux enfants, son frère et la femme de celui-ci, blessés; Maurice Forest, 15 ans, blessé; Mme Marie Chambault, 38 ans, blessée.

Dans cet immeuble, de trois étages, l'escalier, les portes, les fenêtres et les devantures ont été brisés ou arrachés. Ces dégâts ont été causés par une bombe tombée sur la chaussée.

8° Huit victimes : Mme Fillette, 38 ans, tuée; six personnes non identifiées, tuées; M. Fillette, blessé.

L'immeuble, de cinq étages, est démoli côté cour.

9° Un atelier sur cour a été traversé par une bombe.

10° L'engin est tombé sur un tas de pavés.

11° Trois victimes : M. Bidault, sous-brigadier de gardiens de la paix, tué; Mme Préteux, tuée; Mme Bidault, femme du sous-brigadier, blessée.

Cet immeuble, un pavillon d'un étage, a été entièrement démoli.

12° Trois victimes : M. et Mme Tédé, tués; Mme Juliette Lorillon, blessée.

L'immeuble, d'un étage, a été entièrement démoli.

13° Trois victimes : M. Jean Dagonier, tué; Mme Godefroy, tuée; M. Dagomier, blessé.

L'immeuble, d'un étage, est entièrement détruit.

14° Un trou profond sur le terre-plein.

Hier soir, à cinq heures et demie, trois cadavres ont été transportés à la Morgue.

Ce sont ceux de deux femmes et d'un enfant : Mme Douelle, née Zélia Buard, âgée de soixante ans, Mme Léon, née Valentine Laurencot, âgée de vingt-neuf ans, même adresse, et Jean Léon, neuf mois, même adresse.

Il reste encore plusieurs corps à identifier sur place et trois autres victimes, paraît-il, sous les décombres.

Comme hier, nous nous abstenons d'indiquer la situation topographique des points touchés par les projectiles.

Le président de la République au chevet des blessés

M. Poincaré, qui, peu après le bombardement, s'était rendu sur les lieux atteints, est allé hier matin, accompagné de M. Malvy, ministre de l'Intérieur, et du général Duparge à l'hôpital où sont soignés une dizaine de blessés.

M. Poincaré s'est fait conduire au chevet de ces blessés auxquels il a adressé des paroles de réconfort. Il est ensuite retourné, en compagnie de M. Malvy, dans les rues atteintes par les projectiles du Zeppelin, qu'il avait déjà visitées cette nuit.

Le Chef de l'Etat s'est inquiété de l'état des blessés qui n'ont pas consenti à être conduits à l'hôpital et s'est préoccupé de savoir si les instructions données, dès cette nuit, pour pourvoir aux premiers besoins des familles des victimes avaient été exécutées.

Les circonstances de l'attaque

Etant donnée la brièveté du bombardement, il y a forcément une part d'hypothèse sur les circonstances du fait. Le Zeppelin devait marcher à une vitesse supérieure à 120 kilomètres à l'heure. Tous ses projectiles ont été lancés dans l'espace d'une minute environ et sont tombés dans un périmètre relativement restreint. La fuite de l'aéronef a suivi immédiatement.

Mais, si nous en croyons un avis compétent, le principal adjuvant de l'ennemi, la condition de possibilité de son action fut la brume épaisse qui couvrait Paris.

On peut croire, même, que Paris n'a pas été vu par l'équipage du Zeppelin qui a connu sa situation par le calcul du point.

Si, de l'assaillant nous passons aux défenseurs, il est à considérer que l'artillerie fixe était inutile en l'occurrence en raison de l'invisibilité de l'aéronef qu'une épaisseur de 700 ou 800 mètres de brume masquait et que les projecteurs étaient impuissants à percer.

Quant aux avions de la défense, les renseignements recueillis permettent de dire que dans tous les secteurs, ils ont pris l'atmosphère et manœuvré dans les conditions prévues. Là encore c'est la brume qui fut l'obstacle.

Pourtant cinq de nos appareils ont aperçu le Zeppelin en dehors du champ des projecteurs. Ils firent feu sur lui et l'un d'eux entreprit de le poursuivre. Cette poursuite dura cinquante minutes, dans la direction de l'ouest.

Quelques précisions

Le bruit a couru qu'un avion français, atteint par un projectile, avait été forcé d'atterrir sur un chemin de halage, à proximité de Nogent-sur-Marne. Après enquête, nous pouvons affirmer qu'il n'en était rien et que tous les avions sont rentrés indemnes à leurs centres respectifs.

Un détail curieux : l'aéronef est passé à une hauteur de trois mille mètres environ au-dessus

(Voir la suite en Dernière Heure.)

UN VRAI CHEF

Au déjeuner et au dîner on peut voir chaque jour l'élégante clientèle du Café Riche déguster avec ferveur la fine chère que prépare si savamment son fameux chef.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Dimanche 30 Janvier (546^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — Les Allemands ont prononcé hier soir une attaque sur nos positions au sud de la Somme au sud de Dompierre. Par deux fois l'infanterie ennemie a été rejetée dans ses tranchées par nos tirs de barrage et notre fusillade.

Aucun événement important à signaler sur le reste du front.

VINGT-TROIS HEURES. — En Artois, au sud du chemin de Neuville à la Folie, nous avons fait exploser une mine qui a bouleversé les galeries de l'ennemi.

Notre artillerie a exécuté des tirs de destruction sur le centre de ravitaillement de

Les Allemands préparent-ils une grande offensive en France?

Les attaques allemandes continuent sur notre front, sans prendre plus d'étendue ni déceler un plan mieux arrêté. Au nord d'Arras, elles ont été repoussées aussi bien par les troupes anglaises, autour de Loos et de Givenchy, que par les nôtres, dans la région de Neuville-Saint-Vaast. Au sud de la Somme, l'ennemi a tenté d'élargir la position de Frise, qui par elle-même est sans valeur, en attaquant les tranchées que nous possédons devant Dompierre, sur le flanc du coteau qui descend vers Cappy.

Il faut peut-être attacher un peu plus d'importance à la grande activité d'artillerie qui se manifeste dans la région de Roye, près d'Arman-court, et au sud de Lassigny. Nos lignes décrivent là une courbe qui les infléchit vers l'est, et c'est le point où elles sont le plus rapprochées de Paris. Une attaque dans cette direction n'aurait toutefois aucune chance de succès, parce que nous y occupons des positions formidables, et ne serait qu'une manifestation destinée à émonvoir notre capitale.

L'attaque aérienne dont Paris vient d'être l'objet n'avait elle-même d'autre but.

Quant à une grande offensive des Allemands sur notre front, c'est une question qu'on discute en ce moment même en Allemagne, mais les meilleurs juges opinent pour la négative. Un article signé des initiales E. von S. dans le journal *der Tag*, de Berlin, conclut ainsi :

« On sait quels sacrifices coûte chaque offensive : les pertes de l'assaillant sont au moins quatre fois supérieures à celles du défenseur. Pourquoi ne pas laisser à nos adversaires l'initiative meurtrière ? Il nous suffira d'accumuler au point prévu de l'attaque assez de troupes non seulement pour arrêter la vague d'assaut, mais pour talonner la masse en retraite et dépasser les tranchées ennemies. »

A supposer que l'état-major allemand soit convaincu de ces évidentes vérités, on peut se demander si les attaques dont on nous harcèle en ce moment ne seraient pas de simples provocations. Mais la provocation de l'ennemi manquera son but, non moins que ses essais d'intimidation.

Jean Villars.

Les communiqués britanniques

LONDRES. — Communiqué britannique du front ouest, 21 heures :

Hier soir, après un violent bombardement, les Allemands ont pénétré dans quelques-unes de nos sapes, près de Carnoy. Nous les avons chassés ce matin de bonne heure, leur infligeant quelques pertes en morts et blessés.

Les Allemands ont continué aujourd'hui la canonnade dans ces parages.

Hier soir et ce matin, nous avons repoussé des attaques à coups de grenades autour des Carrières et près de Givenchy. La canonnade autour de Loos a été très violente, elle a maintenant diminué un peu.

Notre artillerie a riposté vigoureusement au feu de l'ennemi et a exécuté, en outre, sur d'autres points, des bombardements qui ont endommagé considérablement les tranchées allemandes.

ARMÉE DE MÉSOPOTAMIE

Le général commandant en chef, sir Percy Lake, a rejoint à Wadiri la colonne du général Aylmer, laquelle va secourir le général Townshend à Kut-el-Amara.

Le général Lake dit que le temps continue à être mauvais.

Une boue épaisse couvre tout le pays et rend très difficile les mouvements de troupes.

Sallaumines (sud-est de Lens) et sur des parcs et bivouacs allemands au nord de Vimy.

Entre Somme et Oise, nos batteries ont pris sous leur feu des troupes en mouvement dans la région de Beuvraignes et une colonne d'infanterie ennemie sur la route de Laucourt à Roye.

Au nord de l'Aisne, en face de Soupir, nous avons détruit par notre tir un ouvrage allemand, dont la garnison a été anéantie.

A l'est de Reims, tirs efficaces de nos canons de tranchées sur les organisations adverses de Cernay.

En Alsace, bombardement des positions ennemies d'Aspach, au nord d'Altkirch.

DERNIÈRE HEURE

Hier soir, le Zeppelin a dû rebrousser chemin

Voici la note officielle — la seule qu'il nous soit permis de publier — qui nous est communiquée sur le raid avorté d'hier soir :

Dans la soirée du 30, un dirigeable allemand s'est porté dans la direction de Paris, où il est arrivé un peu après 22 heures.

Canonné par nos batteries spéciales et attaqué par nos avions, il a lancé, avant de remonter vers le nord, un certain nombre de bombes qui, aux nouvelles parvenues jusqu'ici, n'ont occasionné aucun dégât.

Le raid de samedi

(Suite de nos informations publiées plus haut)

On découvre de nouvelles victimes

Dans la soirée, à la suite des recherches qui ont été faites par les sapeurs-pompiers et les travailleurs civils, on a découvert les cadavres des époux Filament.

Le préfet de police, le colonel des pompiers, le président du Conseil municipal et l'architecte en chef de la ville de Paris sont sur les lieux.

Le bureau du Conseil municipal a voté un crédit de 20.000 francs pour venir en aide aux familles éprouvées par le bombardement.

Une concession au Père-Lachaise sera consacrée à la sépulture des victimes.

La bombe non éclatée

La bombe non éclatée, dont nous avons parlé hier, est de forme cylindro-conique. Elle mesure quarante centimètres de hauteur et pèse environ cinquante kilogrammes. Elle s'était enfoncée en terre à une profondeur de cinquante centimètres, et c'est avec les plus grandes précautions qu'on l'en retira pour la transporter, dans une voiture blindée, au Laboratoire municipal où, prochainement, elle sera examinée.

Au sous-secrétariat de l'aviation

Le sous-secrétariat d'Etat de l'Aéronautique nous a communiqué, dans la soirée, la note suivante :

« Divers journaux ont indiqué que la poursuite du Zeppelin avait été organisée, au Bourget, par le sous-secrétariat de l'aviation. Cette information est inexacte.

« Les ordres donnés ayant un caractère essentiellement militaire émanent, comme toujours, en pareille circonstance, de l'autorité compétente, c'est-à-dire, en l'espèce, du gouvernement militaire de Paris. »

Au sous-secrétariat où nous nous sommes présentés, une personnalité marquante du cabinet du ministre a bien voulu nous faire les déclarations suivantes :

« La réussite du raid allemand tient entièrement à ce fait que les circonstances atmosphériques ont paralysé l'action des défenses terrestres et aériennes.

« Les projecteurs lumineux n'ont pu trouver, ni suivre le but qu'ils étaient chargés de désigner aux coups de l'artillerie ou à la poursuite des avions. Les faisceaux lumineux étaient en quelque sorte absorbés par le brouillard et n'avaient pas leur portée habituelle. Le fait a d'ailleurs été contrôlé par tous les Parisiens qui ont pu remarquer que les projections lumineuses se terminaient, non pas par une tache, comme il arrive contre l'écran d'un nuage, mais bien par une sorte de halo.

« De telles circonstances atmosphériques sont heureusement rares. Sans donc qu'il y ait nécessité à chercher de nouvelles mesures de défense — celles qui sont prévues ont parfaitement été appliquées — on peut considérer que la réussite d'un raid semblable est un événement exceptionnel et qui ne doit pas se reproduire. »

Les neutres sont indignés

L'incursion du Zeppelin sur Paris a été connue à Genève dès les premières heures du matin. La plupart des journaux suisses ne paraissent pas le dimanche; aucun commentaire n'a encore pu être publié, mais l'émotion a été vive dans toute la Suisse, surtout lorsque les dépêches d'agences ont signalé qu'il y avait d'assez nombreuses victimes.

A Genève, aussi bien qu'à Berne, cette émotion s'accompagnait d'une indignation que la foule exprimait ouvertement, l'opinion générale se refusant ici à admettre la légitimité de ces raids.

Les diatribes allemandes contre la Roumanie

Le *Berliner Tageblatt* publie, à la date du 29 janvier, comme nous l'avons dit plus haut, une dépêche de Sofia qui revêt la forme d'une violente dénonciation contre la Roumanie. La monarchie danubienne est représentée comme nettement hostile aux puissances centrales.

« La Roumanie, dit la dépêche, a vendu aux deux puissances centrales 50.000 wagons de céréales, mais elle rend elle-même le transport de ces céréales extrêmement difficile, sinon impossible, que, depuis, par ailleurs, elle a signé la vente de 80.000 wagons de céréales à l'Angleterre. Tous les wagons roumains disponibles sont chargés de blé pour l'Entente. Ils ne partent pas, il est vrai; ils ne pourront pas sortir de Roumanie, mais la conséquence immédiate est qu'il ne nous reste plus de wagons pour le transport du blé en Allemagne. »

Le correspondant du *Berliner Tageblatt* va jusqu'à parler de « ventes fictives » que la Roumanie aurait conclues avec l'Angleterre, uniquement pour faire échec aux Allemands.

La dénonciation se fait encore plus acerbe lorsque le correspondant aborde la question de la situation militaire de la Roumanie : « Tout en n'ayant pas ordonné la mobilisation générale, dit-il, la Roumanie garde les quatre cinquièmes de son armée sous les armes. La plupart de ces troupes et la majorité de l'artillerie lourde roumaine sont concentrées dans le sud, le long de la frontière roumano-bulgare et dans le nord, sur le front austro-hongrois, tandis que les troupes placées le long de la frontière de Bessarabie n'ont reçu aucun renfort. Cet état de choses mérite la plus grande attention des puissances centrales, car la Quadruple-Entente ne cache pas qu'elle s'apprête à amener la Roumanie et la Grèce de son côté, au moment où se déclanchera la grande offensive sur tous les fronts. Il convient donc que les deux empires obligent la Roumanie à préciser son attitude (sic). Les moyens ne leur font pas défaut. »

Le fait que cette acrimonieuse dénonciation vient de Sofia laisse supposer qu'elle a dû être inspirée par le gouvernement bulgare.

L'effort russe du Caucase inquiète les Allemands

LAUSANNE. — Le colonel Gaedke écrit dans le *Vorwaerts* que la situation se complique sérieusement en Asie où la présence du grand-duc Nicolas se fait vivement sentir. Lors des derniers combats qui ont eu lieu dans le Caucase, la plupart des offensives russes ont pleinement réussi et ont permis de pousser les opérations militaires en plein territoire arménien.

Il semblerait que les intentions du grand-duc Nicolas seraient de déclancher une attaque générale des positions turques au nord et à l'est de la forteresse d'Erzeroum.

Graves accidents d'aviation

TOULON. — Hier samedi, en procédant à des manœuvres de nuit, l'officier de marine aviateur, Emile-Henri Janvier, s'est tué en mer entre Fréjus et Saint-Raphaël. Il était sorti en hydravion de l'aérodrome de Fréjus et avait commencé ses manœuvres vers 11 heures du soir, lorsque son appareil capota et tomba près de l'ilot appelé le Lion-de-Mer.

Des barques de Saint-Raphaël et de Fréjus vinrent peu après le recueillir, mais il avait des contusions multiples au crâne et une fracture à la jambe droite; la mort avait dû être presque instantanée.

Le corps a été ramené de Saint-Raphaël à Fréjus.

Le lieutenant Janvier était revenu récemment du front occidental; il s'y était distingué par maints exploits; il avait été nommé, depuis la guerre, lieutenant de vaisseau et avait obtenu la croix de guerre et la croix de la Légion d'honneur. Il était né à Paris, le 24 janvier 1882.

TROYES. — Hier un biplan évoluait au-dessus de l'aérodrome de l'Aube et cherchait à prendre terre.

Un atterrissage malheureux dans un champ près de la gare fit capoter l'appareil qui se brisa complètement.

Les deux officiers furent sérieusement blessés. L'un d'eux eut trois côtes brisées et des lésions internes; son état inspire de grandes inquiétudes.

“ Et maintenant, que faire ? ” se demande la Bulgarie

ROME. — On mande de Salonique au *Messaggero* que la Bulgarie traverse une crise difficile. La population paraît très divisée. Les éléments jeunes, germanophiles, voudraient lier le sort du pays à celui de l'Allemagne, dont les envoyés ont pénétré dans tous les services publics. Au contraire, les classes anciennes, notamment les agrariens, désirent la fin d'un régime de terreur et voudraient conclure la paix, maintenant que la Macédoine est occupée.

L'Allemagne insisterait auprès du roi à Sofia pour transférer les troupes bulgares de Macédoine sur le front russe et les substituer aux troupes autrichiennes, afin d'éviter, dans l'éventualité d'une attaque de Salonique, des difficultés de la part de la Grèce. La Bulgarie refuserait non seulement de transporter ses troupes ailleurs, mais d'attaquer Salonique, de peur de complications avec la Grèce. M. Radoslavoff reste indécis. L'armée, fatiguée, manque de munitions. Les officiers russophiles se déclarent prêts à tuer le tsar Ferdinand si on les envoyait contre la Russie.

Une autre préoccupation est l'attitude de la Roumanie. On craint que ce pays ne répète le jeu qu'il joua lors de la seconde guerre balkanique, au moment opportun. La majorité de l'armée bulgare demeure donc concentrée à la frontière roumaine.

Une personne arrivée de Sofia raconte que la ville a l'aspect d'une ville morte. La plupart des magasins de denrées alimentaires sont fermés ainsi que les boulangeries par suite du rationnement quotidien. Le prix des marchandises augmente considérablement.

Aucun soldat turc ne se trouverait en territoire bulgare. Sur le front macédonien, il y aurait 80.000 Bulgares, dont la quatrième division à Monastir, la cinquième à Guevgheli, la neuvième à Stroumitza, la onzième à Doiran. De nombreuses troupes allemandes ont été rappelées vers d'autres fronts. L'artillerie fait défaut et l'attaque de Salonique paraît peu probable.

Les Bulgares reçoivent un pain de 300 grammes à partager en quatre ou cinq hommes. De nombreux soldats pénètrent en territoire grec, saccageant, pillant, tuant. Un rapport du commandant du district de Markovo affirme que les Bulgares, il y a trois jours, pénétrèrent dans le pays, volèrent des chèvres et des vivres et disparurent après avoir blessé gravement un enfant de six ans.

Communiqué italien

ROME (Communiqué du commandement suprême) :

Dans la vallée de Giudicaria, le 27 janvier, notre artillerie, par des tirs précis, a dispersé une colonne ennemie descendant du fort Por.

Dans la journée du 27 janvier, l'activité de notre infanterie a provoqué de petites rencontres dans la vallée de Lagarina, celle de Calamento (Brenta) et la haute vallée de Vandi (Cismon).

L'ennemi a été partout repoussé; il a laissé dans nos mains du matériel et des équipements.

En Carnie, l'ennemi a déployé hier une action contre nos positions du Pal-Grande, appuyée par des mitrailleuses et le feu de son infanterie; l'intervention de notre artillerie y a mis fin.

Sur les hauteurs à l'est de Gorizia, calme relatif. Notre artillerie a bombardé la gare de San-Pietro, au sud-est de la ville, où on avait signalé un mouvement de trains.

Les incidents de Lausanne

La soirée de samedi, à Lausanne, s'est passée dans le plus grand calme.

Revenant sur l'échauffourée de ces jours-ci, la *Tribune de Genève* écrit hier :

Il n'est pas douteux que l'affaire des colonels a jeté dans un grand désarroi trop de gens qui s'étaient habitués déjà à commander en maîtres chez nous et à obliger les citoyens libres de la Suisse à plier sous les exigences de leur audacieuse volonté. Mais ils se sont trompés; nous nous sommes ressaisis. Si le cœur est chaud, la tête reste froide, nous sommes parfaitement en état de suivre jusqu'au bout le grave développement de l'affaire Egli-de Wattenwyl et de prendre toutes les mesures indispensables à la sauvegarde du pays.

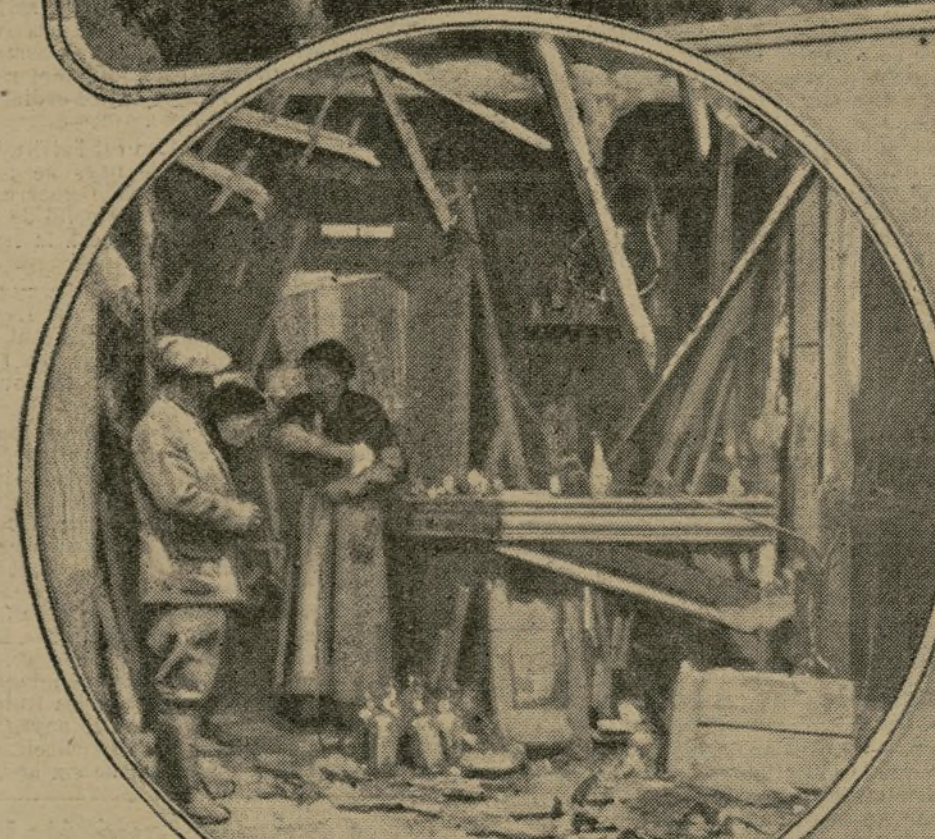
L'Allemagne ne veut pas pousser les choses à bout; le procès des colonels éclaire l'incident de Lausanne, de sorte qu'il est difficile de parler de l'un sans l'autre; les Allemands préféreraient donc qu'on étouffât tous les deux.

Ayuntamiento de Madrid

UN ZEPPELIN SUR PARIS — LES CONSÉQUENCES D'UNE INUTILE SAUVAGERIE



LA FOULE AUTOUR DU METRO EVENTRE



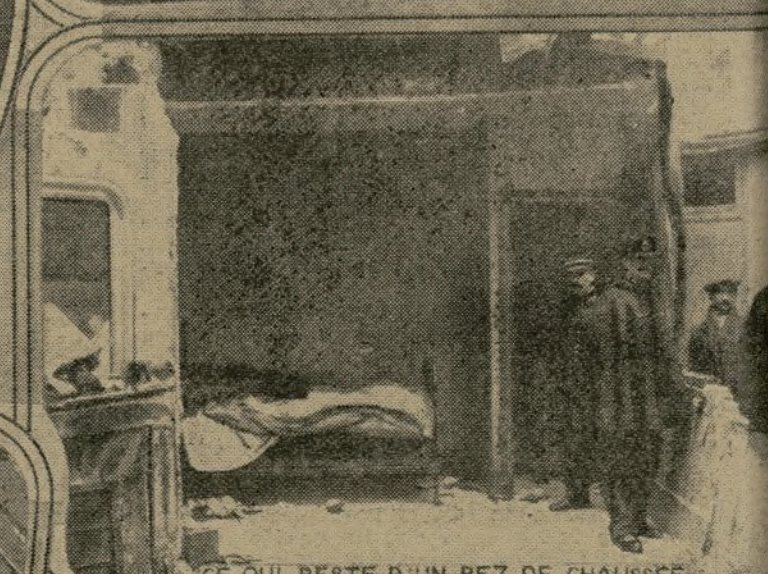
UN DEBIT DE VINS EVENTRE



MAISON D'UN ETAGE COMPLETEMENT DEMOLIE



UNE MAISON COUPEE EN DEUX



CE QUI RESTE D'UN REZ DE CHAUSSEE



LES DECOMBRES D'UN PAVILLON



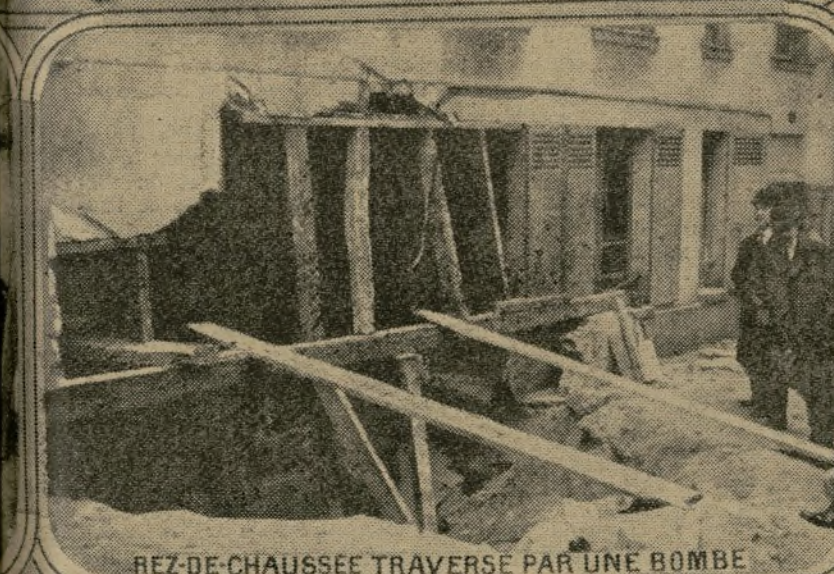
UNE BOMBE NON ECLATEE



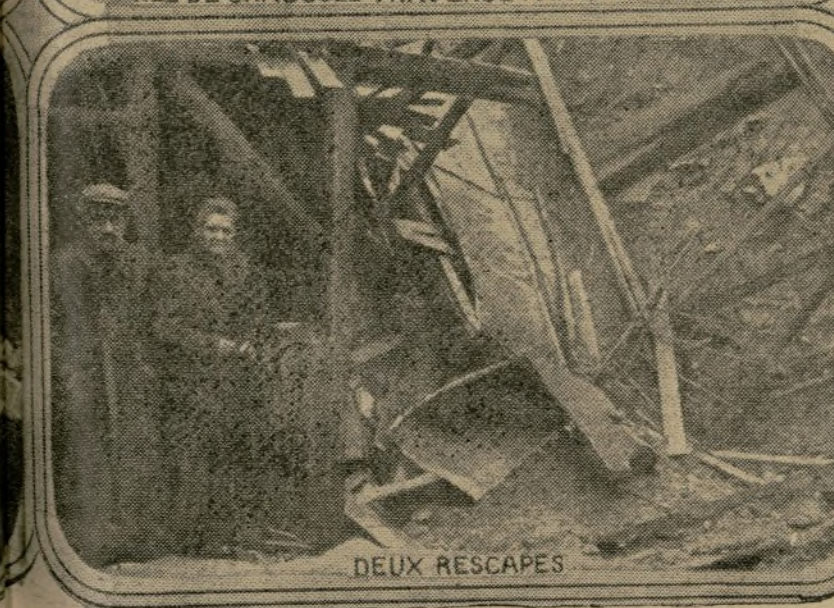
UN ARBRE DERACINE



TROU FAIT PAR UNE BOMBE SUR LA CHAUSSEE



REZ-DE-CHAUSSEE TRAVERSE PAR UNE BOMBE



DEUX RESCAPES



MAISON CRIBLEE D'ECLATS D'OBUS

Pour accomplir le misérable exploit de tuer quelques innocents, les Allemands ont recommencé à jeter du haut du ciel parisien des bombes sur une région de la capitale. Ces crimes ne produiront aucun effet militaire. Ils n'impressionneront nullement la population qui resta calme, alors que les Allemands étaient sur la Marne. Paris enterrera ses morts avec douleur.

— comme il a été dit sous la menace même des obus d'avant-hier — de la grande ruche lâchement insultée, des milliers de volontés réveillées prendront leur essor pour châtier le sinistre agresseur, l'assassin qui vient dans l'ombre tuer chez eux les femmes et les enfants inoffensifs.

LES CONTES D'EXCELSIOR

Un fichu caractère

Claudius Baragne était, avant la guerre, le plus grognon des petits merciers qui se puisse rencontrer dans la mercerie française, bien que sa boutique fût assurément la mieux achalandée de tout Montélimar.

Court, gros, gras, rose et fleuri, il se laissait vivre, et chez lui, mère, femme, bonne et demoiselle de magasin n'étaient occupées, tout le long du jour, qu'à prévenir ses désirs et à le submerger d'une sollicitude qu'il acceptait comme un hommage naturel qui lui était dû.

Oui, cela lui paraissait si naturel d'être ainsi choyé qu'il ne concevait même pas qu'il en dût manifester la moindre reconnaissance; bien au contraire, plus on le dorlotait et plus il se montrait exigeant, et ce sybarite, qui aurait dû s'estimer heureux, avait encore la naïveté de se poser en victime et grognait du matin au soir pour un chocolat pas assez crémeux, un café trop froid, un gigot trop cuit, un col de chemise trop dur ou une flanelle trop rêche à son gré.

Fils de veuve, il n'avait jamais été soldat, mais, quand la guerre éclata, il n'en fut pas moins appelé à collaborer à la défense du pays; seulement, comme il avait franchi le cap de la quarante-cinquième année, ce fut en qualité de G.V.C. que le ministre de la Guerre l'invita à venir donner son petit coup de main à la défense nationale.

Certes, Claudius ne reçut pas d'un cœur de bronze la nouvelle qu'il allait collaborer à la grande guerre; mais devant le désespoir de ses quatre femmes, son caractère de chien l'emportant sur sa pusillanimité naturelle, il ne perdit pas cette occasion de faire montre de son fichu caractère :

— Ah ça... vous êtes folles... Ne dirait-on pas que je vais risquer la mort, en gardant des voies à douze kilomètres d'ici... Fichez-moi la paix avec vos larmes et vos gémissements...

A la vérité, par ces lourdes journées d'août et de septembre, la capote parut lourde à ses épaules douillettes, et le képi usagé dont on l'avait gratifié ne valait pas assurément le léger manille qui, jusqu'à cette heure, avait garanti son front délicat contre les ardeurs du soleil méridional. Le soir, la paille d'une ferme ne lui rappelait que de très loin le bon lit de son appartement, et il n'était plus question de chocolat au lit, de bon moka après le repas, ni de ces petits plats qu'il aimait et que Virginie lui cuisinait amoureusement, bien qu'il y trouvât toujours à redire. Ah !... les occasions ne lui manquaient pas de grogner et il s'en donna à cœur joie. Il fit même du luxe, et un jour on l'entendit grommeler :

— Nous ne sommes pas des bêtes à cornes pour passer notre temps à regarder passer des trains !... A quoi servons-nous maintenant que la mobilisation est terminée... L'opérette nous guette et l'on se gausse de notre uniforme que d'autres illustrent sur le front...

Mais voici qu'un soir, avec un lot choisi d'autres territoriaux, il fut désigné pour aller assurer la garde de quelque tranchée, là-bas, entre Reims et Soissons.

— Eh bien, tu es content... tu ne regarderas plus passer les trains, lui dirent ses camarades.

Certes non, il n'était pas content, Claudius, car il songeait que si inconfortable que fût le grenier à foin où il couchait, si peu soignée que fût la cuisine des G.V.C., sans doute il regretterait cela sur le front, et qu'à tout prendre un coup de soleil attrapé sur les voies était moins dangereux qu'un coup de fusil dans les tranchées; mais il n'osait se plaindre, et il en rageait intérieurement, et ce fut bien entendu sur sa mère, sa femme, sa bonne et sa demoiselle de magasin, qui se lamentaient en le voyant partir, qu'il déchargea toute sa mauvaise humeur.

Ah non ! elle n'avait rien de confortable la tranchée où Claudius s'installa, et, aux jours de repos, moins hospitalier encore le village ruiné où le ... venait soi-disant se reposer à l'arrière, et Claudius put grogner tout son saoul.

Et, du matin au soir, on l'entendait gémir :

— Vous croyez que c'est sain de vivre ainsi les pieds dans l'eau, pour un homme de mon âge qui aurait le droit d'avoir des rhumatismes ?...

Puis, c'était le petit verre d'eau-de-vie qu'on lui offrait le matin et qu'il assurait ne rien valoir pour son estomac.

— Pourquoi en bois-tu ?... lui disaient ses camarades.

— De quoi aurais-je l'air si je le jetais, répondait Claudius. Ne serait-ce pas comme une leçon que je donnerais à mes chefs, et dont ils auraient le droit de se fâcher ?...

Et c'était encore contre la familiarité de ses camarades de tranchée, contre l'argot qu'ils parlaient,

contre ce titre de poilu dont il refusait véhémentement de se gratifier :

— Je n'ai jamais parlé comme les voyous des rues et ce n'est pas maintenant que je commencerai... Est-ce que nous sommes des amis d'enfance pour que vous me tutoyez ainsi ?... Et pourquoi me traiter de poilu, moi qui n'ai jamais eu qu'un soupçon de moustache et suis chauve depuis ma vingt-cinquième année ?... Je suis un notable commerçant, moi, et non un apache... et je ne veux pas parler cette langue verte qui me fait horreur...

Et il s'obstinait à appeler ses camarades « monsieur », ce qui réjouissait la tranchée autant que ses grognements de vieil enfant gâté.

D'ailleurs, il eut bien vite découvert un autre motif de récriminer. Les territoriaux, on le sait, gardent les tranchées, mais ils ne doivent pas participer aux attaques, et Claudius ne trouvait pas la chose de son goût :

— Est-ce que l'on nous prend pour des infirmes ?... Est-ce que l'on se figure que nous ne pourrions pas jouer de « Rosalie » tout comme les autres ?... Quand on voit des morveux de dix-neuf ans nous narguer et nous mépriser du qualificatif de rats de tranchées... Je suis né en 70, moi... Je sais ce que c'est que la guerre, peut-être... Sans compter que si l'on nous permettait de participer aux attaques, cela nous dégourdirait un peu les jambes, car, à vivre comme ça, immobiles, nous finirons par devenir arthério-scléreux...

C'est que, sans qu'il s'en doutât, sans qu'il s'en rendit compte, lentement, l'ambiance agissait sur l'âme de notre paisible mercier, et quelque chose d'héroïque s'insufflait peu à peu dans ses meninges.

La fonction crée l'organe... Une mercerie de Montélimar ne peut produire qu'un grognon... Flanquez cet homme dans la tranchée, à soixante mètres des Boches, et fatalement il deviendra un grognard...

Un soir de printemps, une attaque se déclancha à l'improviste; on n'eut pas le temps de prévenir l'artillerie, pas même celui d'appeler les réserves, composées des plus jeunes classes, et les « terribles toriaux » eux-mêmes durent escalader les parapets et, à la baïonnette, repousser les envahisseurs.

Ils le firent magnifiquement, et, parmi tous, Claudius Baragne se signala par son mordant, son allant, son entrain, sa bravoure et son courage... Il fit même du luxe, Claudius Baragne... Son capitaine, blessé et laissé là-bas, par-delà les fils de fer, il alla lui-même le chercher, non sans grogner, et le ramena au re-tranchement.

Tant et si bien que, porté à l'ordre de l'armée, Claudius Baragne eut la croix de guerre avec palme.

Et vous croyez peut-être qu'il s'en montra satisfait ?...

Ah !... Comme vous le connaissez peu...

Quand il se trouva sur le front des troupes, devant le drapeau, tandis que les clairons sonnaient et que les tambours battaient aux champs, et qu'un général épinglait sur sa poitrine la décoration tant enviée, moitié figue, moitié raisin, Claudius Baragne ne put s'empêcher de marmotter :

— Si c'est pas malheureux... A mon âge... gagner la croix... comme un gamin qui a été le premier en récitation...

Rodolphe Bringer.

A la mémoire de Paul Déroulède

La Ligue des Patriotes s'est rendue hier au cimetière de la Celle-Saint-Cloud.

Suivant la tradition qu'elle a inaugurée l'an dernier, la Ligue des Patriotes s'est réunie hier après-midi au petit cimetière de la Celle-Saint-Cloud où repose Paul Déroulède. Et sur la tombe de son fondateur, où des mains pieuses ont fixé le premier poteau-frontière arraché dans les Vosges, elle a déposé des fleurs nouvelles.

M. Maurice Barrès, souffrant, s'était fait excuser. On remarquait, par contre, Mlle Déroulède; MM. Gauthier (de Clagny), ancien député; Maurice Spronck, Pugliesi-Conti, l'amiral Bienaimé, M. Poirier de Narjay, députés; M. Charles Chenu, M. Ernest Carnot, M. Adrien Oudin, Marcel Habert, Le Menuet, conseillers municipaux, etc.

Les ligueurs étaient venus nombreux, drapeaux et fanions déployés; des délégations de Sociétés patriotiques, des vétérans des armées de terre et de mer, avec M. Sansbœuf, assistaient au pèlerinage.

M. Gauthier (de Clagny) a pris la parole. Dans une émouvante allocution, il a renouvelé le serment de Paul Déroulède : « Lutter jusqu'au dernier souffle pour chasser l'ennemi et assurer la victoire définitive ! » En attendant, a-t-il dit, que la Ligue inaugure dans Strasbourg reconquis la statue que l'Alsace-Lorraine élèvera au grand patriote.

Ajoutons qu'un service religieux anniversaire sera célébré ce matin, à 10 heures, en l'église

Ayuntamiento de Madrid

LA MUSIQUE

Les Romantiques, les Thèmes populaires et les Musiciens, tel était le programme du Concert-Colonne-Lamoureux d'hier. Berlioz, le romantique des romantiques, ouvrait la marche avec l'ouverture du *Roi Lear* et la scène d'amour de *Roméo et Juliette*. Berlioz est avant tout un musicien de théâtre, il n'est pas à son aise dans la symphonie, où il montre parfois une singulière inexpérience; les laideurs harmoniques que l'on rencontre fréquemment chez lui, à côté de choses sublimes, y sont beaucoup plus sensibles qu'à la scène. *Roméo et Juliette*, qui est son œuvre la plus parfaite comme musique pure, n'échappe pas à ces défauts. La première audition de *Roméo et Juliette* eut lieu en 1839, et l'enthousiasme du public fut indescriptible, si nous nous en rapportons à Berlioz qui écrivait à un ami : « La nouvelle partition a excité des passions inconcevables et même des conversations éclatantes. » Notre admiration aujourd'hui est beaucoup moins excessive! La joie de ce concert fut l'exécution admirable, convaincante et convaincue, de la *Symphonie en ré mineur* de Schumann. Nous croyons que personne ne pourrait donner de cette œuvre une interprétation comparable à celle de M. Chevillard; on sent tout l'amour qu'il porte à cette partition, une des meilleures de Schumann. Et dire qu'il y a encore des gens qui affirment que Schumann orchestre gris, que son instrumentation sonne mal! Ceux-là sont sourds ou ils n'ont jamais entendu la *Symphonie en ré mineur*! On pourrait peut-être, au point de vue purement classique, éprouver quelque trouble devant les développements et la transformation de leurs éléments rythmiques, la symétrie établie par Haydn et par Beethoven ne s'y retrouve pas; mais peut-on faire un grief à Schumann d'avoir essayé de se dégager des formules établies?

Balakirew, le fondateur du fameux groupe des « Cinq », fut le vrai chef du mouvement musical renouveau en Russie. Il figurait au programme avec son poème symphonique *Russia*. Cette œuvre, composée pour le millénaire de l'empire russe en 1862, n'ajoutera certes rien à sa gloire. Quel que soit le génie de l'auteur, il en est toujours ainsi de l'art officiel !

G. Leken avait vingt-deux ans lorsqu'il écrivait sa *Fantaisie sur deux airs angevins*, dont voici la donnée poétique : « A la tombée du soir, les couples enlacés bondissent et tourbillonnent, cependant qu'éclate la voix souveraine de l'Eternel Amour. » Il y a dans cette œuvre de grandes et lumineuses promesses, mais il faudrait se garder d'y chercher autre chose.

Le concert se terminait par la *Rapsodie Cambodgienne* de Bourgault-Ducoudray, si peu exotique ! En intermède *Trois Poèmes chantés*, de M. Raoul Brunel, délicieusement interprétés par Mlle Borel, obtinrent le plus vif succès. Ils témoignent d'une virtuosité orchestrale pleine d'originalité et du chaleureux et délicat tempérament de mélodiste de l'auteur.

Gabriel Grovlez.

LES BONS DE LA DÉFENSE NATIONALE et les capitaux disponibles

Le mois de janvier qui va prendre fin représente une des plus importantes échéances de coupons, et certainement tout l'argent rejeté dans la circulation n'a pu être encore utilisé.

En effet, nombre de capitalistes attendant, avant de se décider pour un placement définitif, ce qui ne veut pas dire qu'ils tiennent à laisser leurs capitaux improductifs.

Aussi, convient-il de leur signaler les Bons de la Défense Nationale. Avec leurs échéances de 3 mois, 6 mois et 1 an, ils offrent un emploi temporaire avantageux et intéressant.

Ces Bons sont représentés par diverses coupures : 100 fr., 500 fr., 1.000 fr., 5.000 fr. etc. Ils conviennent donc à tous, aux petits épargnants, aux industriels, aux commerçants, aux capitalistes. Ils peuvent les escompter à la Banque de France lorsqu'ils n'ont plus que 3 mois à courir — et cela au taux d'escompte des effets de commerce — ou se faire avancer, par cet établissement jusqu'à 80 0/0 de leur valeur.

Rappelons une fois de plus que l'intérêt de ces Bons est payé d'avance par le Trésor. Il s'ensuit — nous ne prenons qu'un exemple — que le souscripteur n'a à verser que 99 fr. pour un Bon 4 0/0 remboursable à 100 fr. dans 3 mois, 97 fr. 50 pour un Bon 5 0/0 remboursable à 6 mois, et 95 fr. pour un Bon 5 0/0 à 1 an.

Pour se préserver des épidémies que véhiculent les eaux ordinaires, boire à chaque repas SAINT-GALMIER BADOIT avec le vin, le lait, les sirops, le whisky. Eau minérale sans gazéification.

LE "TIP" remplace le Beurre
Auguste PELLERIN, 82, Rue Rambuteau (1/45 le 1/2 kg).

La vie sportive

Aux Parents

(Suite)

À la suite de notre recommandation adressée lundi dernier aux parents, certains pères de famille, ne possédant pas dans leur région de professeur ni de moniteur, nous demandent de leur indiquer un ouvrage capable de les initier aux exercices de la culture physique.

Qu'ils achètent l'ouvrage du docteur Ruffier : *Soyons Forts* (1) ; c'est de cet opuscule que sont extraites les figurines qu'Excelsior met à cette place chaque lundi sous les yeux de ses lecteurs.

Une série d'articles fait ressortir les avantages de la culture physique : puis l'auteur y donne une série nombreuse et variée de figurines appuyées de légendes précises.

Il suffit de choisir une dizaine d'exercices, d'y consacrer chaque matin quinze minutes.

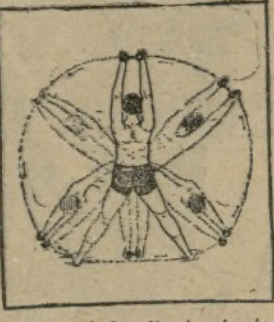
Encore un coup, parents, essayez. Donnez l'exemple en exécutant vous-mêmes avec vos enfants ces exercices ; vous serez surpris des résultats certains et rapides.

Procédez avec méthode, sans fatigue, en répétant chaque exercice vingt fois, soit en plein air, soit dans une pièce la fenêtre ouverte ; munissez-vous d'haltères et après le quart d'heure de travail, des douches ou des ablutions sur tout le corps (eau tiède pour commencer).

Essayez, parents ! — G. LE G.



Les pieds écartés, un seul haltère tenu à bout de bras, faire décrire à l'haltère un grand cercle, entraînant tout le tronc, dix fois de suite dans chaque sens.



Les pieds étant réunis, les bras tendus en croix, ouvrir les jambes en se fendant d'un côté et tout en cherchant le sol de la main ; exécuter le mouvement dix fois de chaque côté.

AU C.E.P. DE PARIS

A La Boule. — La troisième épreuve mensuelle du Critérium annuel de cross-country s'est disputée hier matin, sur la distance habituelle (5 kil. 500). On en trouvera ci-dessous les résultats, ainsi que ceux des épreuves de lancement du poids et de saut en hauteur : 1. Longchal, en 18 m. 4 s. ; 2. Devaux, 3. Hervet, 4. Isola, 5. Chagnat. Sont classés ensuite *ex æquo* ayant effectué le parcours en groupe : Bertron, Terrien, Lefèvre, Josse, Wiel, Renard, Taivraz, Raskin, Fribault, Bestelle, Duval, Martin, R. Galban, Thierry, Perrin et Bodet.

Lancement du poids. — 1. Guillouet, 7 m. 40 + 6 m. 40 = 13 m. 80 ; 2. Goubault, 3. Vincent, 4. Delapierre, etc.

Saut en hauteur avec élan. — 1. Guillouet, 1 m. 45 ; 2. Vincent et Devaux, 1 m. 40 ; 4. Delapierre, Paturel et Martin, 1 m. 30.

(1) Prix, 1 fr. 25, chez le docteur Ruffier, 30, rue de la Victoire, Paris.

PYGMALION

Lundi 7 Février

ET JOURS SUIVANTS

EXPOSITION ANNUELLE

BLANC-TOILE

OCCASIONS REMARQUABLES

Catalogue illustré sur demande.

NOTA : Les Articles du Catalogue seront mis en vente dès le Jeudi 3 Février.

FOOTBALL ASSOCIATION

LES MATCHES D'HIER

La Coupe Nationale (U.S.F.S.A.). — Deuxième série. — Equipes premières. — Association Sportive Française bat Standard Athletic Club par 6 buts à zéro. — Equipes secondes. — C.A. de la Marne bat Patronage Jean-Macé par 4 buts à 1.

Les Challenges de la F.G.S.P.F. — Equipes premières. — U.A. du Chantier bat A.J. du Kremlin par 10 buts à zéro ; Société de Sonis bat Championnet Sports par 3 buts à 1. — Equipes secondes. — Patronage Ollier (A) bat U.A. du Chantier (B) par 7 buts à zéro.

Le Challenge des « Marie-Louise ». — Groupe A. — U.S. Passy bat C.S. Epinettes par 4 buts à zéro ; Lorette Sports bat A.S. Bon-Conseil par 3 buts à zéro ; Cadets Saint-Victor bat J.A. Rosny par forfait.

Le Challenge Carboneur (F.C.A.F.). — Equipes premières. — J.A. Malakoff bat A.S.C. Paris par forfait ; U.A. du XX^e et U.S. Espérance font match nul (2 buts à 2). — Equipes secondes. — J.A. Malakoff bat A.S.C. Paris par 6 buts à zéro ; U.A. du XX^e bat U.S. Espérance par 2 buts à 1.

Le Challenge de la Renommée (L.F.A.). — Equipes secondes. — E.S. Saint-Maur bat S.C. Français par 7 buts à 1.

AUTRES MATCHES

C.S. de Neuilly (1) bat N.E. Union (1) par 8 buts à 1 ; C.S. Neuilly (2) bat C.S. Boulognais (1) par 4 buts à zéro ; Enghien Sports (1) bat E.S. de Gagny par 5 buts à 4 ; C.A. du XIII^e bat U.S. de Montrouge (2) par 11 buts à zéro ; En Avant (2) bat C.A. Est (2) par forfait ; Club Français (1 A) bat A.S. Bon-Conseil (1) par 1 but à zéro ; J.A. Levallois (2) bat Club Français (2) par 2 buts à 1 ; Club Français (3) bat A.S. Bon-Conseil (2) par 6 buts à zéro ; Gauloise de Pantin (2) bat Stade de l'Est (2) par 2 buts à 1 ; E.S. Saint-Maur (4) bat Club Français (4) par 6 buts à zéro ; C.A. de la Marne (2) et Gallia Club (3) font match nul (3 buts à 3) ; C.A. de la Marne (3) bat A.S. du Perreux (1) par 1 but à 2 ; Cadets Saint-Victor (1) bat A.S. Saint-Ambroise (1) par 4 buts à 1 ; F.C. du 1^{er} (2) et F.C. Dyonisien (2) font match nul (3 buts à 3) ; Gallia Club (4) bat Patronage Paul-Bert (2 B) par 11 buts à 2 ; Margarita Club (mixte) bat C.S. Parisien par 5 buts à 1 ; C.A.S. Générale (4) bat E.S. de Garches (1) par 3 buts à 2 ; Red Star (2) et C.A.P. (2) font match nul (1 but à 1) ; C.A.S. Générale (4 B) bat U.S.A. Villeneuve (2 B) par 16 buts à zéro.

A Dieppe. — Deux matches ont été débattus hier sur les pelouses de la plage de Dieppe, devant une foule nombreuse. En voici les résultats : l'Equipe Canadienne du camp Hautot bat Janval Army Veterinary Corps par 3 buts à zéro ; l'Equipe du Centre d'Instruction de l'Armée belge bat l'Equipe du Football Club Dieppois par 3 buts à zéro.

Calendrier des finales de la F.G.S.P.F. — Challenge Esto-Vir. — E.D.L.-C.A.R., 6 février, 2 h. 30, terrain E.D.L. ; U.S.P.B.-E.D.L., 13 février, 2 h. 30, terrain U.S.P.B. ; C.S.E.-C.A.R., 13 février, 2 h. 30, terrain à fixer par le C.S.E. ; P.O.U.-S.P.B., 20 février, 2 h. 30, terrain C.A.R. ; P.O.-C.S.E., 27 février, 2 h. 30, terrain à fixer par le C.S.E. ; C.A.R.-U.S.P.B., 27 février, 2 h. 30, terrain C.A.R. ; P.O.-C.S.E., 27 février, 2 h. 30, terrain P.O. ; E.D.L.-P.O., 5 mars, 2 h. 30, terrain E.D.L. ; C.A.R.-P.O., 12 mars, 2 h. 30, terrain C.A.R. ; U.S.P.B.-C.S.E., 12 mars, 2 h. 30, terrain U.S.P.B.

Coupe de la Commission. — C.A.R.-P.O., 6 février, 2 h. 30, terrain C.A.R. ; P.O.-U.A.C., 13 février, 2 h. 30, terrain P.O. ; C.A.R.-J.A.L., 20 février, 2 h. 30, terrain C.A.R. ; U.A.C.-C.A.R., 27 février, 2 h. 30, terrain U.A.C. ; J.A.L.-U.A.C., 5 mars, 2 h. 30, terrain J.A.L. ; P.O.-J.A.L., 12 mars, 2 h. 30, terrain P.O.

CROSS-COUNTRY

Les Coupes Fédérale et d'Encouragement (F.S.A.P.F.). — La cinquième épreuve des Coupes de cross-country s'est disputée hier matin dans le bois de Clamart. Cinquante-quatre coureurs étaient engagés ; treize représentaient quatre équipes dans la Coupe Fédérale et quarante et un représentaient quatre équipes dans la Coupe d'Encouragement.

Voici les résultats de cette manifestation sportive, où, une fois de plus, Miller s'est montré le meilleur, accomplissant les 7 kilomètres du parcours en 23 m. 42 s. :

1. Miller (Club Athlétique Parisien), en 23 m. 42 s. ; 2. Deirhet (Parisian Athletic Club), en 23 m. 55 s. ; 3. Fleiter (Belleville Amical Club), en 24 m. 2 s. ; 4. Picard (B.A.C.), en 24 m. 10 s. ; 5. Koepen (P.A.C.), en 24 m. 11 s. ; 6. Aubé (B.A.C.), 7. de Villemandy (J.A.S.P.), 8. Hutinot (B.A.C.), 9. Tesse (B.A.C.), 10. Duval (B.A.C.), 11. Perrotty (J.A.S.P.), 12. Hunault (B.A.C.), etc.

CYCLISME

G. P. Mills au front. — Le célèbre routier d'Angleterre, G. P. Mills, qui gagna la première course cycliste Paris-Bordeaux, en 1891, est actuellement major sur le front, au 7^e Bedfordshire Regiment.

Les championnats au Transvaal. — A Johannesburg, le Championnat cycliste des 5 milles (5 kil. 046 m.) a été gagné, le 16 décembre, par W. R. Smith, au Stadium.

FOURRURES EN SOLDE

Avant inventaire, rabais 40 à 50 % Vêtements Astrakan, Hudson, etc., écharpes, cravates, manchettes. Ouv. dimanche. A la Manufacture de Fourrures, 66, boulevard Sébastopol.

THÉÂTRES

Courteline joue une de ses pièces

Ce n'est pas la première fois que le célèbre auteur de *Lidoire*, de *Monsieur Badin*, interprète un de ses ouvrages ; le métier de comédien à la Molière réussit parfaitement à Georges Courteline. Pour que l'analogie soit complète entre lui et son devancier, le père de *Boubouroche* part en tournée à travers la France avec cet acte exquis *la Paix chez soi*. Sa « compagnie » comprend Joffe, l'acteur du Vaudeville ; Mlle Suzanne Golstein, etc...

Répétition générale. — C'est mardi 8 février qu'aura lieu, à la Comédie-Française, la répétition générale de *la Figurante*, de M. François de Curel. Elle sera donnée au profit de l'œuvre du soldat blessé ou malade.

Au Nouvel-Ambigu. — *Sherlock Holmes* ne sera plus joué que jusqu'à dimanche inclus. Dimanche prochain 6 février, dernière matinée et dernière soirée de *Sherlock Holmes*. *Sherlock Holmes* n'aura donc plus que cinq représentations, quatre en soirée (mardi, jeudi, samedi, dimanche) et une en matinée (dimanche).

LUNDI 31 JANVIER

Comédie Française. — Relâche.
Opéra-Comique. — Relâche.
Ambigu. — Relâche.
Antoine. — A 2 h. 30 et à 8 h. 15 (2 h. 30 jeudi et dim.), *la Belle Aventure*.
Apollo. — A 8 h. 15, *la Cocarde de Mimi Pinson*.
Athénée. — Relâche.
Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, *les Soirs, Kit* (Max Dearly).
Capucines (tél. 156-40). — A 8 h. 30, *En franchise! revue* ; *l'Atout au-dessus ! Oh ! pardon !*
Châtelet. — Relâche.
Cluny. — A 8 h. 30, *Ferdinand le Noceur*.
Déjazet. — A 8 heures, *les Fiancés de Rosalie*.
Gaîté-Lyrique. — A 8 h. 30 (nat. jeudi, dim. et fêtes), *Vous n'avez rien à déclarer ?*
Grand-Guignol. — A 8 h. 45, *l'Angoisse, le Siège de Berlin*.
Gymnase. — A 8 h. 45, *les Deux Vestales*.
Porte-Saint-Martin. — Relâche.
Théâtre Réjane. — A 8 h. 30, *Madame Sans-Gêne*.
Palais-Royal. — A 8 h. 30, *le Poilu ; Hortense a dit : j'en f... !*
Renaissance. — A 8 h. 30, *la Puce à l'oreille*.
Théâtre Sarah-Bernhardt. — Relâche.
Trion-Lyrique. — Relâche.
Variétés. — A 8 h. 30, *Miquette et sa mère*.
Vaudeville. — Mat. à 2 h. 30, soir. à 8 h. 30, *Cabiria*, l'œuvre de Gabriele d'Annunzio, musique de libretto di Parma.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (tél. 44-68). — 2 h. 30 et 8 h. 30 : *Ma rose*, avec Polaire et Magnard, dix vedettes et attractions.
Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, *les Vampires*, 4^e série : *l'Évasion du mort ; En Lorraine*. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.
Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.
Omnia-Pathé. — *La Religieuse du bonheur ; Rigadin a les pieds sensibles ; les Mystères*. Actualités militaires.
Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir, trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.
Tivoli-Cinéma. — De 2 h. 30 à 8 h. 30, *les Mystères de New-York*.

BLOC-NOTES

CERCLES

— Au scrutin de ballottage du Cercle de l'Union a été reçu comme membre M. Ridgley Carter, présenté par M. Wood-Bliss, conseiller à l'ambassade des Etats-Unis en France, et M. de Saint-André.

MARIAGES

— Avant-hier, a été célébré, dans l'intimité, en l'église Saint-Thomas d'Aquin, le mariage de notre confrère, M. Jérôme Tharaud, soldat au 94^e territorial, avec Mme veuve Jean Gou-nouilhou.
Les témoins étaient, pour le marié : M. Maurice Barrès, de l'Académie française, et Mme Alquié, sa tante ; pour la mariée : M. Georges Louis, ambassadeur, et M. Paul Hillemecher, son beau-frère.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

De M. Mulnier, commissaire de police du quartier de la Porte-Dauphine ;
De M. Félix Flamand-Duval, père du notaire à Paris, et de Mme Adrien Millet ;
Du lieutenant Lucien Léger, mort victime du devoir, à l'hôpital militaire, le 8 janvier 1916. Chef de service au ministère de la marine, il laisse six garçons ;
De Mme Charneau, mère de Mme Pierre Lavallée ;
Du comte de Vanhuys-Langan, chevalier de la Légion d'honneur et de Saint-Grégoire-le-Grand, décédé à Laval ;
De M. Marie A. Plessis, père de notre confrère M. Pierre Plessis ;
Du colonel Jean Lamy, commandant les 3^e subdivisions, officier de la Légion d'honneur, médaillé de 1870, décédé à Bourg, à soixante-six ans ;

Le gérant : VICTOR LAUFERGNAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

“RAMBAUD” sa POUDRE
10 Nuances DE RIZ sans Bismuth
La Boîte : 5', 1/2 B³. - 8, Rue S^t-Florentin, Paris.

POUR NOS POILUS

TOUS ARTICLES POUR MILITAIRES

LAMPES de Poche : Ampoules, Boîtiers et Piles

CARTES Postales et Albums vues de guerre et bromures couleurs

Papier à lettres en pochettes, en ramettes en boîtes. Demander CATALOGUE ILLUSTRÉ gratis

Enveloppes, Blocs cartes-lettres. — Pipes, Bagues, Portemonnaies, Portefeuilles, Couteaux, etc. APPAREILS PHOTO. PIAT'S, 17, r. d'Enghien, Paris

LES BARBARES



Cette composition saisissante du peintre Georges Jeannot fait partie d'une suite d'eaux-fortes et de lithographies encore inconnues que ce délicat et sincère artiste vient de consacrer à la guerre. C'est demain qu'en commence l'exposition dans son atelier. Elles paraîtront plus tard en albums. Décoré à vingt ans sur les champs de bataille de 1870, M. Georges Jeannot est devenu l'un de nos plus véridiques et plus émouvants peintres de soldats en même temps que, graveur, aquarelliste, dessinateur, lithographe, il se révélait un maître du portrait, un paysagiste aux graves et fines harmonies, un délicieux peintre des élégances féminines.

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 31 JANVIER 1916

(32)

L'AVIATEUR INCONNU

Grand roman inédit

PAR

MARCEL ALLAIN

CHAPITRE XIII

« Un loyal serviteur de Guillaume II »

(Suite)

— C'est volontairement, affirmait-il, que Nobody a atterri, hier, dans les lignes ennemies! Peut-être vous a-t-il dit que le biplan manquait d'essence?... Oui, sans doute! c'est exact! Mais il ne vous a pas dit, alors, que le biplan avait fait son plein avant de s'enlever... Or, cela est facile à vérifier sur les comptes de l'intendance... et si l'essence a manqué, ce n'est pas qu'une avarie s'était produite, c'est que Nobody avait ouvert le robinet de vidange!...

Felbert éclatait de rire, d'un rire qui devenait démoniaque :

— Il est aisé de s'en assurer, mon général! insistait-il... Nobody, j'en suis sûr, n'aura même pas pensé à refermer ce robinet! Je sais, d'autre part, que l'appareil a été ramené à bras d'hommes lorsque la charge l'a eu dégagé... Il est donc simple de l'examiner.

— On l'examinera! fit tranquillement le général, qui paraissait plus étonné que convaincu. Mais pourquoi Nobody serait-il descendu dans les lignes prussiennes?

Felbert éclata de rire encore :

— Parbleu! pour me faire tuer, mon général! parce qu'il se doutait que je me méfiais de lui!... Tenez! ne vous a-t-il pas dit que j'avais été certainement fusillé? N'avez-vous pas trouvé étrange qu'on l'ait séparé de moi, alors que, s'il n'avait pas été reconnu, il aurait été, sans doute, tout comme moi, jeté au mur? car j'ai été jeté au mur, mon général!... et si je suis ici...

Mais le général n'écoutait plus Felbert...

A ce moment, le chef des défenses avancées de Nancy éprouvait une terrible angoisse — l'angoisse de l'homme juste, honnête, brave, intègre, qui se débat dans les doutes les plus affreux...

Petit à petit, une persuasion naissait en lui, une abominable et cruelle persuasion!

Il n'écoutait plus du tout ce que Felbert, acharné à mentir, arguait encore contre son camarade...

Non! ce que le général entendait, c'était la muette voix de sa propre conscience!

Un soldat étrange, ce Nobody! Plus qu'étrange, en vérité!

Et il semblait que chacune de ses aventures fût fantastique au plus haut point.

Le général, désormais, se rappelait les détails troublants qui avaient déjà marqué la carrière de l'aviateur.

Que voulait dire ce fait — inexplicable — précis, cependant : Nobody avait changé d'appareil en partant de Buc, et son camarade Felbert, qui, précisément, avait pris son ancien monoplan, avait failli se tuer?...

Que voulait dire cet autre fait : Prisonnier en

même temps que Felbert, Nobody avait été séparé de ce dernier?

Plus il réfléchissait, plus il songeait à ces incidents, et plus il tressaillait d'épouvante, l'homme intègre qui jugeait Nobody, dans le secret de sa conscience...

Il y avait un dernier fait, d'ailleurs, dont Felbert ne pouvait pas parler — un fait que l'aviateur évadé des lignes prussiennes ignorait encore, mais que le général connaissait, lui :

Felbert, précisément, articulait :

— Mon général, j'accuse l'aviateur Nobody d'avoir pour fiancée une espionne allemande du nom de Josette, dont il est fou... Je l'accuse de s'être laissé acheter par cette femme!

Oh! ces derniers mots, que Felbert articulait avec force, et que le général entendait malgré lui!

Comme ils troublaient l'âme du vaillant soldat!

Un geste bref, un geste de colère, interrompit l'abominable complice de l'Homme Noir :

Le général, convaincu, articulait :

— Eh bien, moi, Felbert, je l'accuse d'autre chose encore : Cette espionne, cette Josette, dont vous me parlez, elle était prisonnière ce matin... Le hasard, une négligence, une imprudence coupable, ont voulu que Nobody pût pénétrer auprès d'elle! L'enquête vient de l'établir : il l'a fait évader!

Il était logique, cet homme que les apparences les plus trompeuses abusaient...

C'était d'un mouvement de sympathie cordiale qu'il tendait sa main à Felbert :

— Parbleu! vous avez eu raison de parler! Je vous crois!... J'avais déjà des soupçons... mais vous les confirmez!...

Le général baissa la voix pour ajouter :

LA PILE NERVEUSE

Point n'est besoin d'être un praticien ou un théoricien de l'électricité pour savoir qu'une pile commande un circuit; une pile de sonnerie, par exemple, ne fonctionne qu'à la condition d'être congruement alimentée par une suffisante quantité d'un liquide excitateur de bon aloi.

Son fonctionnement est, en effet, subordonné à l'action chimique de ce liquide sur ses éléments et aux réactions qui s'ensuivent.

Or, il arrive nécessairement que ce liquide s'use ou se tarit, et l'on dit alors que la pile est « épuisée ». Il peut arriver aussi que la précipitation des sels (sels « grimpants ») y contenus, ou le dégagement des gaz s'opposent à l'attaque de : électrodes (à la morsure du zinc dans les appareils d'usage courant), et l'on dit alors que la pile est « polarisée ». Dans un cas comme dans l'autre, le courant ne passe plus, et la pile est, provisoirement, hors d'usage.

Il n'y a qu'un moyen de remédier à cette fâcheuse déchéance, c'est de « régénérer la pile ».

Eh bien! les choses se passent exactement de la même façon, et presque sous la même forme, dans l'organisme vivant, et il n'est point besoin par conséquent d'être un maître, pas même un bon élève, en fait de physiologie, pour s'en expliquer le mécanisme.

Le système nerveux peut être comparé à une pile, dans laquelle la pulpe cérébrale, la substance grise, la moelle et l'immense réseau des nerfs qui, s'irradiant en tous sens, à travers l'épaisseur des tissus, commandent le jeu de la vie, constituent les électrodes, zinc et charbon, tandis que le sang représente le liquide excitateur.

Tant que le sang est suffisamment abondant, riche et pur, tout va bien : c'est la santé, l'équilibre, la plénitude de la force et de l'activité normale. Qu'il survienne, par contre, une de ces fortes hémorragies qui vous laissent comme vidé, pour ainsi dire, ou encore un de ces empoisonnements brusques ou sournois, par l'oxyde de carbone, qui tuent les globules rouges, rien ne va plus, la pile cérébro-spinale s'épuise ou se polarise, absolument comme une pile électrique, et le courant vital ne passant plus ou passant avec peine, l'on voit le triste cortège des misères nerveuses : l'anémie cérébrale, la dépression générale, l'incapacité de travail, répugnance au moindre effort, l'insomnie, les paralysies, la neurasthénie, caractérisée, tantôt par l'agitation, tantôt par la torpeur, toute la gamme des névroses et des psychoses.

L'identité de la genèse des phénomènes n'implique-t-elle pas l'identité du remède ? On ne saurait avoir le moindre doute à cet égard. Il n'y a qu'à régénérer la pile nerveuse, absolument comme on régénère la pile électrique, et par les mêmes moyens : en renouvelant le liquide excitateur.

Seulement, ce n'est plus du bichromate de potasse ou du sulfate de cuivre qu'il faut remettre; c'est du vrai sang vermeil.

On en trouve partout aujourd'hui : cela s'appelle le Globéol; cela se débite en pilules chez le pharmacien, et tous les médecins qui en ont essayé sont là pour attester que c'est infiniment supérieur aux narcotiques et aux stupéfiants, qui risquent d'aggraver la détresse de l'organisme, et même aux stimulants proprement dits, dont le « coup de fouet » est souvent sans lendemain.

Les surmenés et les névropathes auraient désormais mauvaise grâce à se plaindre que leur sonnerie est détraquée : ils savent ce qu'il faut faire à leur pile...

Dr RENÉ CHANDÉRY.

N. B. — On trouve le Globéol dans les bonnes pharmacies et aux Etablissements Chatelain, 2 bis, rue de Valenciennes, Paris (métro Gare Nord et Est). — Le flacon, franco 6 fr. 50; la cure intégrale (4 flacons), franco 24 francs. Etranger : franco 7 et 26 francs. Envoi sur le front.

— Felbert, je demanderai, pour vous, la Croix de guerre !

Il ne vit pas le sourire furtif qui crispait les lèvres de l'infâme... Il ne vit pas l'éclair de joie ironique qui brillait dans les yeux du misérable... Celui-ci pensait, à cette minute :

— La Croix de guerre et la Croix de fer !... Cette aventure me sera bien payée !...

Felbert saluait déjà, prêt à se retirer; son chef l'immobilisa d'un geste :

— Attendez ! ordonnait-il. Ce misérable peut se douter de quelque chose... Que fait-il, en ce moment ?

— Je ne sais, riposta Felbert d'un ton ingénu.

— Eh bien ! il faut s'en assurer d'urgence !

Ayant l'air de se promener en devisant, le général, accompagné de l'aviateur Felbert, se dirigeait vers le parc d'aviation...

D'abord, ils n'aperçurent pas celui qu'ils cherchaient...

Nobody avait-il donc disparu ?...

Felbert, soudain, murmura :

— Au fait, il est peut-être retourné au cachot d'où il a fait évader l'espionne ?... Il pouvait avoir des traces compromettantes à effacer ?...

Ils y allèrent...

Felbert, avec une âme de policier, d'argousin, de traître, de mouchard, songeait à tout.

Tandis que le général allait pénétrer dans la pièce basse, il l'en empêchait :

— Non! proposait-il. Voyons-le sans être vus!...

Il s'agenouillait, jetait un regard rapide par le soupirail...

Et sans doute ce qu'il voyait lui causait une joie extrême, car Felbert se redressait rapidement :

— Mon général, regardez ! murmurait-il.

EN VENTE PARTOUT

LA COSAQUE

Propre et facile à employer.

IMPERMÉABILISE complètement le cuir.

FROID ENGELURES HUMIDITÉ

Avec la **COSAQUE**, le poilu brave le froid et l'humidité. Cette pâte russe BREVETÉE est le secret de l'endurance du soldat russe.

PRIX : 1'60; franco 1'80

Dépôt G^d : BOISSELET, 26, Av. Opéra, PARIS

PROSTATE ET MALADIES DES VOIES URINAIRES

L'homme souffre et meurt par son appareil urinaire, et particulièrement par sa prostate, beaucoup plus que par n'importe quel autre organe. Il n'existe pas de maladies entraînant des conséquences aussi pénibles et désastreuses, tant au moral qu'au physique. Or, il est parfaitement prouvé aujourd'hui que les maladies urinaires les plus invétérées et les plus graves (hypertrophie de la prostate, prostatite, urétrite, cystite, goutte matinale, filaments, rétrécissements, inflammation, congestion, engorgement, besoins fréquents, infection, rétention, etc.) sont guéries radicalement et définitivement sans interventions dangereuses, sans opération, par la nouvelle et sérieuse méthode du Laboratoire Urologique. Cette nouvelle méthode scientifique extrêmement efficace et tout à fait spéciale possède une puissance curative profonde, de beaucoup supérieure à tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour pour la guérison de ces redoutables affections. Elle conduit sûrement à une véritable guérison complète et définitive tout en étant absolument inoffensive et facilement applicable par le malade sans perte de temps. Rappelons que le Laboratoire Urologique, 8, rue du Faubourg-Montmartre, Paris, répond gratuitement à toutes les demandes de consultation qui lui sont adressées par lettres détaillées ou verbalement.

ACHAT TITRES, Coupons, Monnaies ETRANGERES

BANQUE BELGE, 6, rue de la Victoire, Paris.

PAU, STATION D'HIVER

Pau est toujours la station d'hiver recherchée pour les villégiatures. Sa situation topographique, son climat privilégié, l'absence de vent et de poussière font de cette station la station unique de tranquillité et de repos.

LEÇONS D'AUTO

Cours gratuit de mécanique, l'ernis rapide garanti.

CORBIN, 23, rue Desrenaudes. Téléph. : Wagram 45-02.

NOS SOLDATS

préviennent et guérissent

Rhumes, Catarrhes, Coryzas, Aphtes, Maux de Dents et de Gorge, Coliques, Dysenterie, Brûlures, Plaies, Abcès, etc.

et chassent les parasites avec le

GOMENOL

que l'on trouve dans toutes les pharmacies en tubes compte-gouttes et en Capsules, Sirop, Pâtes, Onguent, etc.

ANTISEPTIQUE IDEAL

Inoffensif, Calmant et Cicatrisant.

Renseignements, Brochure et Echantillons.

17, Rue Ambroise-Thomas, Paris.

GRAINES, PLANTES ET ARBRES E. THIÉBAUT

30, place de la Madeleine, Paris. Tél. Central 72-40. Demandez catalogue D envoyé gratis.

TITRES FRANÇAIS, ETRANGERS Achat et Vente comptant. COUPONS

Autrichiens, Hongrois, Brésiliens, Belges, Russes, Américains, etc.

CREDIT FINANCIER BELGE-FRANCAIS

50, Rue Notre-Dame-des-Victoires, 50, PARIS

DANS LA TRANCHEE

Comme au cantonnement, Comme au Dépôt,

nos héroïques soldats ont besoin de veiller à la sécurité de leurs Voies Respiratoires.

Mères, Epouses, Sœurs, ne les laissez jamais manquer de

PASTILLES VALDA

le plus simple, le plus pratique, le plus efficace des remèdes

pour PARER aux DANGERS du FROID, de l'HUMIDITÉ, des POUSSIÈRES, des MIASMES, des MICROBES

pour ÉVITER sûrement, pour GUÉRIR rapidement,

Rhumes, Maux de Gorge, Laryngites, Bronchites, Grippe, Influenza, Asthme, etc.

Recommandez leur d'en faire UN USAGE FRÉQUENT

mais ayez bien soin de ne leur envoyer que les

PASTILLES VALDA VÉRITABLES

vendues seulement

en BOITES de 1.25

portant le nom

VALDA

Quoiqu'il lui répugnât de surveiller de la sorte un homme qui, jadis, avait été brave, le général s'agenouilla à son tour, se pencha au soupirail...

Il eut peine à retenir un cri de rage, un cri de colère !

Nobody se trouvait bien dans la pièce sombre...

Il était à genoux sur le sol.

Devant lui, un vêtement de femme — un léger manteau, évidemment oublié par Josette — était étalé, et il était visible qu'il en avait retourné les poches...

Nobody tenait un fragment de papier dans ses mains qui tremblaient.

Peut-être essayait-il de le lire ?

Il ne devait pas pouvoir y parvenir... des larmes épaisses s'amassaient sous ses paupières... Mais, ces larmes, le général ne pouvait pas les voir !...

CHAPITRE XIV

Le vol de l'aigle

— Felbert, je compte sur vous, n'est-ce pas ? Vous ne perdez pas Nobody de vue... et, en même temps, vous faites en sorte que personne ne se doute de rien... Tout ceci est trop grave... je veux en référer au quartier général !

Sans mot dire, avec un geste qui garantissait sa sincérité et sa discrétion, Felbert s'inclinait, prenait congé du général, auquel il venait de mentir avec une si atroce impudeur...

Mais, en réalité, tandis que l'officier supérieur s'éloignait, Felbert haussait les épaules, et, grogner, narquois, adressait à ce chef vaillant une injure stupide :

— Vieille baderne, va !

Felbert se moquait de celui qu'il avait abu-é, car, pour ce fourbe, il était invraisemblable qu'on pût le croire si facilement, qu'on ne se fût pas méfié de sa parole !

Quoi qu'il en fût, d'ailleurs, l'espion, à cet instant, se prenait à réfléchir, avec une angoisse qu'il ne cherchait pas à dissimuler.

— Qu'est-ce que je vais fiche, maintenant ? J'ai juré à l'Homme Noir d'avoir la peau de Nobody ! Très bien ! Je ne demande pas mieux et les choses me semblent en bonne voie, car on va certainement le fusiller ! Mais je n'ai pas juré à l'Homme Noir de lui faire le sacrifice de ma propre peau !

Or, si je tiens à la santé du fils de ma mère, il me paraît qu'il serait bon de m'éloigner ?...

Felbert, en effet, se disait que s'il lui avait été facile de dénaturer les actes de Nobody, les choses pouvaient soudain prendre un tout autre aspect, alors qu'il se trouverait, non plus seul à seul avec le chef des troupes françaises, mais bien confronté avec l'Aviateur Inconnu...

Un mauvais sourire passa sur ses lèvres :

— Une enquête ?... Ma foi, je n'y tiens pas !

Et il goudailla :

— Décidément, l'air ne me vaut rien, par ici ! Je vais tâcher de me débiter !...

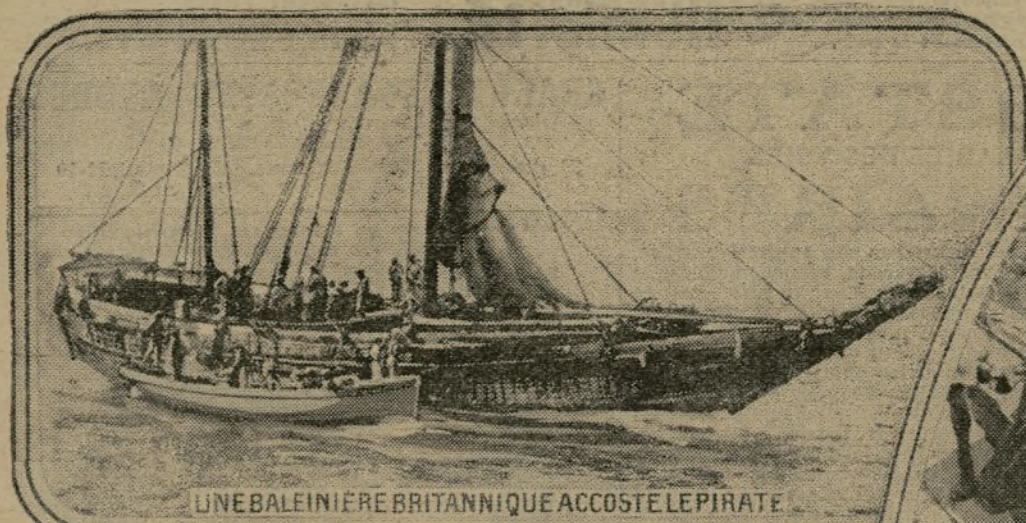
Felbert, pourtant, avait alors un nouveau sourire ironique :

— Mais, ma foi, pendant que j'y suis, je vais encore noircir Nobody ! Un peu plus ou un peu moins, je n'ai plus à me gêner, maintenant !

Il avait tiré son carnet, il griffonnait quelques mots sur une page de papier blanc, puis allait cacher ce court billet dans le monoplane dont se servait d'ordinaire Nobody, certain que, de la sorte, celui-ci ne manquerait pas de le trouver...

(La suite à demain.)

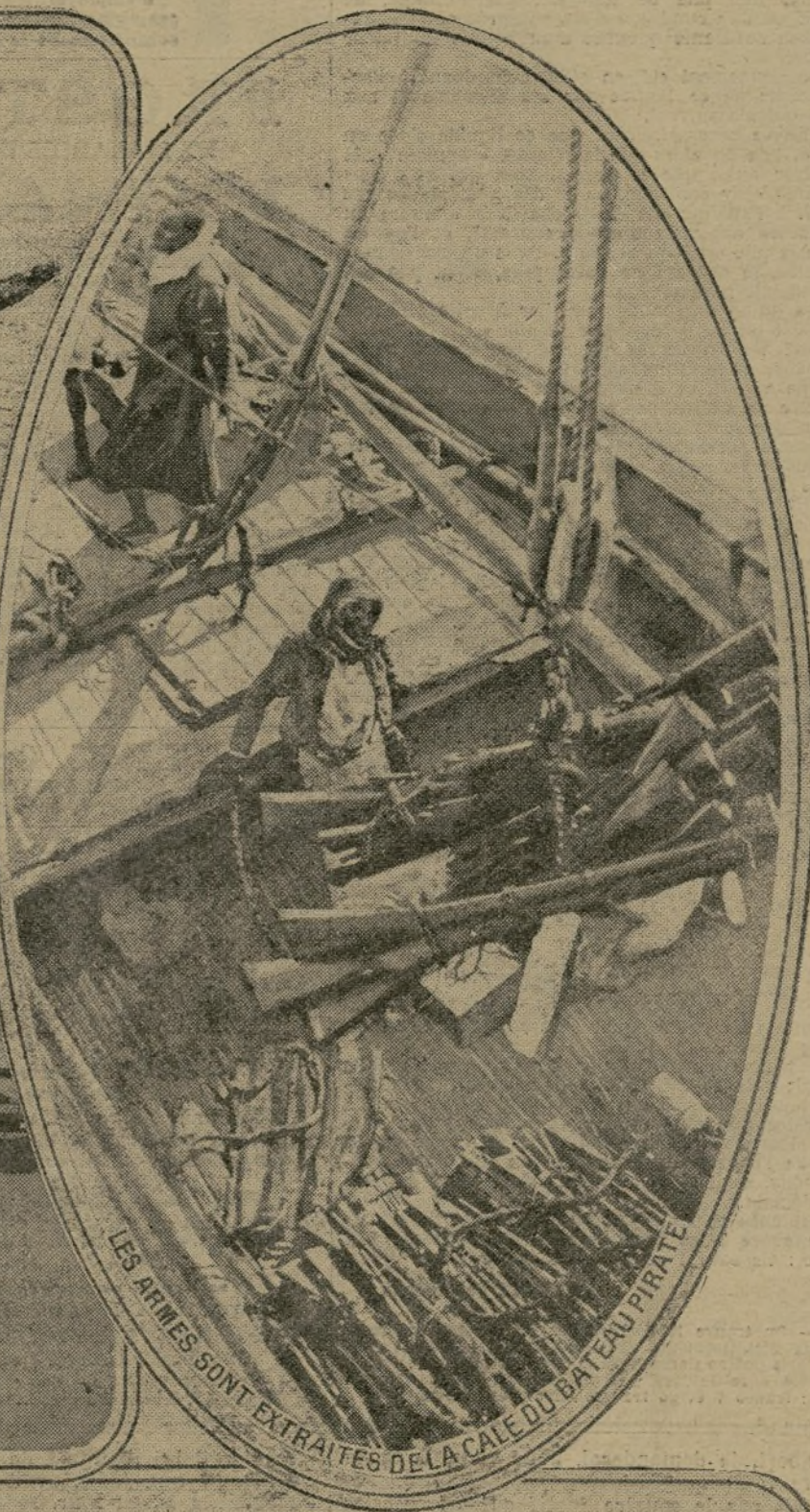
LES PIRATES DE LA MER



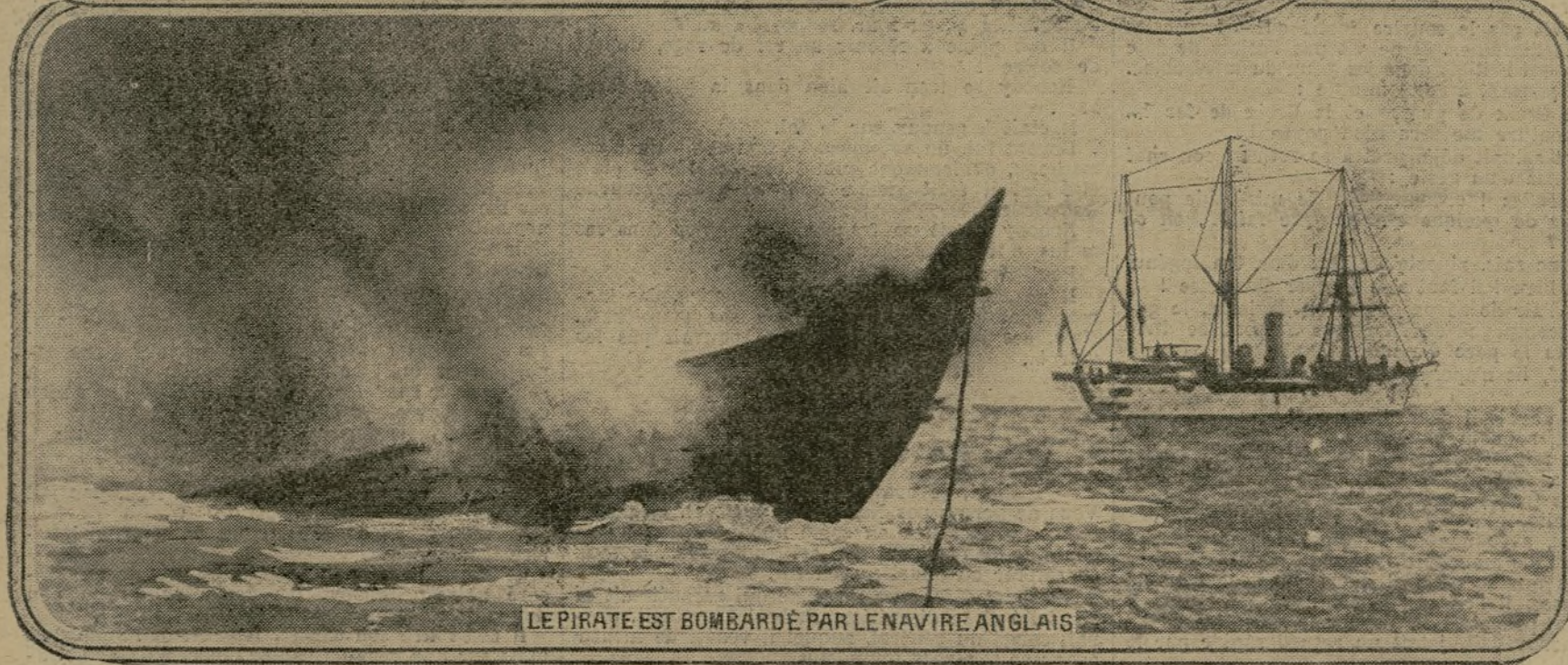
UNE BALEINIÈRE BRITANNIQUE ACCOSTE LE PIRATE



LES PRISONNIERS ET LES ARMES A BORD D'UN NAVIRE ANGLAIS



LES ARMES SONT EXTRAITES DE LA CALE DU BATEAU PIRATE



LE PIRATE EST BOMBARDÉ PAR LE NAVIRE ANGLAIS

Des contrebandiers de guerre transportaient, en Méditerranée, et à bord d'une baleinière, des armes et des munitions qu'ils allaient livrer aux Turcs. Un navire britannique arrêta le bâtiment suspect, le visita, y découvrit la cargaison, la confisqua, fit l'équipage prisonnier et coula le navire.